

ŒUVRES
COMPLETTES
DE MADAME
DE GRAFIGNY.



246 d 22

ŒUVRES
COMPLETTES
DE MADAME
DE GRAFIGNY.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

1788.

REVUE

COMPTES

DE MADAME

DE GRAVIER







=

P

I

ét
su
do
av



LET T R E S

D' A Z A.

LET T R E X V I I I.

A U M Ê M E.

*Procédés des Espagnols à l'égard
de leurs femmes. Amours de leurs
Religieuses.*

DE tout ce qui frappe mes yeux
étonnés, Kanhuiscap, rien ne me
surprend davantage que la maniere
dont les Espagnols se comportent
avec leurs femmes. Le soin par-

Tom. III.

A

ticulier qu'ils ont de les cacher sous d'immenses draperies , me feroit presque croire qu'ils en sont plutôt les ravisseurs que les époux. Quel autre intérêt pourroit les animer , si ce n'est la crainte que de justes possesseurs ne revendiquent un bien qui leur a été ravi ; ou quelle honte trouvent-ils à se parer des dons de l'amour ?

Ils ignorent , ces barbares , le plaisir de se faire voir auprès de ce qu'on aime , de montrer à l'univers entier la délicatesse de son choix , ou le prix de sa conquête , de brûler en public des feux allumés dans le secret , et de voir perpétuer dans mille cœurs des hommages qu'un seul

ne peut rendre à la beauté. Zilia !
ô ma chere Zilia ! Dieux injustes
et cruels ! pourquoi me priver
encore de sa vue ? Mes regards ,
unis aux siens par la tendresse et
le plaisir , apprendroient à ces
hommes grossiers , qu'il n'est
point d'ornemens plus précieux
que les chaînes de l'amour.

Je crois cependant que la ja-
lousie est le motif qui porte les
Espagnols à cacher ainsi leurs
femmes , ou plutôt que c'est la
perfidie des femmes qui force les
maris à cette tyrannie. La foi
conjugale est celle que l'on jure
le plus aisément. Faut-il s'étonner
qu'on la garde si peu ? On voit
tous les jours ici deux riches hé-

ritiers , s'unir sans goût , habiter ensemble sans amour , et se séparer sans regret. Quelque peu malheureux que te paroisse cet état , il est cependant infortuné. Etre aimé de sa femme n'est point un bonheur ; c'est un malheur que d'en être haï.

La virginité, prescrite par la religion , n'est pas mieux gardée que la tendresse conjugale , ou du moins ne l'est-elle qu'extérieurement.

Il y a ici , de même qu'à la ville du Soleil , des vierges consacrées à la divinité. Elles voient cependant les hommes familièrement ; une grille seulement les sépare. Je ne saurois cependant

deviner le motif de cette séparation ; car si elles ont assez de force pour garder la vertu au milieu des hommes qu'elles voient continuellement , de quoi sert une grille ? Et si l'amour entre dans leur cœur , quel foible obstacle à lui opposer qu'une séparation excitante , qui laisse agir les yeux et parler le cœur !

Des especes de Cucipatas sont assidus auprès de ces vierges , qu'on appelle religieuses ; et sous prétexte de leur inspirer un culte plus pur , ils font naître et excitent chez elles des sentimens d'amour dont elles sont la proie. L'art qui paroît banni de leur cœur , ne l'est pourtant pas de leurs habits et de

leurs gestes. Un pli qu'il faut faire prendre à un voile , un regard humble , une attitude qu'il faut étudier , en voilà assez pour occuper pendant le quart d'une année , le tems , les peines , et même les veilles d'une religieuse. Aussi les yeux d'une religieuse en savent-ils plus que les autres yeux. C'est un tableau où l'on voit peint tous les sentimens du cœur. La tendresse , l'innocence , la langueur , le courroux , la douleur , le désespoir et le plaisir , tout y est exprimé , et si le rideau se baisse un moment sur la peinture , ce n'est que pour laisser le tems de substituer un autre tableau à ce premier. Quelle différence entre

le dernier regard d'une religieuse, et celui qui le suit. Tout ce ménage n'est cependant que l'ouvrage d'un seul homme. Un Cucipatas a la direction d'une maison de vierges, toutes veulent lui plaire, elles deviennent coquettes, et le directeur, quelque grossier qu'il soit, est forcé de prendre un air de coquetterie : la reconnoissance l'y oblige ; et sûr de plaire, il cherche encore de nouveaux moyens de se faire aimer, réussit, et se fait, pour ainsi dire, adorer. Tu en jugeras par ce trait. On m'a dit qu'une de ces vierges avoit coëffé de la chevelure d'un moine l'image du dieu des Espagnols : On m'a aussi fait part d'une lettre

8 L E T T R E S

écrite par une religieuse au pere
T....., dont voici à-peu-près le
contenu.

„ Jésus ! mon pere , que vous
„ êtes injuste ! Dieu m'est témoin
„ que le Pere Ange ne m'occupe
„ pas un seul instant , et que loin
„ d'avoir été enlevée par son ser-
„ mon jusques à l'extase , comme
„ vous me le reprochez , je n'étois
„ pendant son discours occupée
„ que de vous. Oui , mon Pere ,
„ un seul mot de votre bouche
„ fait plus d'impression sur mon
„ cœur , sur ce cœur que vous
„ connoissez si peu , que tout ce
„ que le Pere Ange pourroit me
„ dire pendant des années entieres ,
„ quand même ce seroit dans le

» petit parloir de Madame , et
» qu'il croiroit s'entretenir avec
» elle Si mes yeux sembloient
» s'enflammer , c'est que j'étois
» avec vous lorsqu'il prêchoit.
» Que ne pénétrez-vous dans mon
» cœur pour lire mieux ce que je
» vous écris. Cependant vous êtes
» venu au parloir , et vous ne
» m'avez pas demandée : m'auriez-
» vous oubliée ? Ne vous souvien-
» droit-il plus ? Vous ne me
» regardâtes pas une seule fois hier
» pendant le salut. Dieu voudroit-
» il m'affliger au point de me
» priver des consolations que je
» reçois de vous ? Au nom de
» dieu , mon Pere , ne m'aban-
» donnez pas dans la langueur où

» je suis plongée. Je suis à faire
» pitié , tant je suis défaite ; et
» si vous n'avez compassion de
» moi, vous ne reconnoîtrez bien-
» tôt plus l'infortunée Theresa.

» Notre Touriere vous remet-
» tra un gâteau d'amandes de ma
» façon. Je joins à cette lettre un
» billet que la sœur A écrit
» au Pere Dom X J'ai eu le
» secret de l'intercepter. Je crois
» qu'il vous amusera. Ah que
» l'heure sonne : adieu ».

Après cela , Kanhuiscap , pour-
ras-tu t'empêcher de convenir que
les Espagnols sont aussi ridicules
dans leurs amours , qu'insensés
dans leurs cruautés. La maison
d'Alonzo est , je crois , la seule

où regne la droiture et la saine raison. Je ne sais cependant que penser des regards de Zulmire : trop tendres pour n'être que l'effet de l'art, ils sont trop étudiés pour être conduits par le cœur.

L E T T R E X I X .

A U M Ê M E .

Réflexions d'Aza sur le vuide des connoissances métaphysiques.

PENSER est un métier : se connoître est un talent. Il n'est pas donné à tous les hommes , Kanhuiscap , de lire dans leurs propres cœurs. Des especes de philosophes

ont seuls ici ce droit , ou plutôt celui d'embrouiller ces connoissances. Loin de s'attacher à corriger les passions, ils se contentent de savoir ce qui les produit ; et cette science qui devroit faire rougir les vicieux , ne sert qu'à leur faire voir qu'ils ont un mérite de plus ; le talent infructueux de connoître leurs défauts.

Les métaphysiciens , c'est le nom de ces philosophes , distinguent dans l'homme trois parties , l'ame , l'esprit et le cœur ; et toute leur science ne tend qu'à savoir laquelle de ces trois parties produit telle ou telle action. Cette découverte une fois faite , leur orgueil devient inconcevable. La

vertu n'est , pour ainsi dire , plus faite pour eux ; il leur suffit de savoir ce qui la produit. Semblables à ces gens qui se dégoûtent d'une liqueur excellente , à l'instant qu'ils apprennent qu'elle vient d'un pays peu renommé.

C'est par le même principe , qu'enivré d'un savoir qu'il croit rare , un métaphysicien ne laisse point échapper l'occasion de faire voir sa science. S'il écrit à sa maîtresse , sa lettre n'est autre chose que l'analyse exacte des moindres facultés de son ame.

La maîtresse se croit obligée de répondre sur le même ton , et ils s'embrouillent tous les deux dans des distinctions chimériques,

et des expressions que l'usage consacre , mais qu'il ne rend point intelligibles.

Les réflexions que tu fais dans les mœurs des Espagnols , te conduiront bientôt à celles que je viens de faire.

Que mon cœur n'est-il libre , généreux ami ! Je te peindrois avec plus de force des pensées qui n'ont point d'autre ordre , que celui que je peux leur donner dans l'agitation où je suis. Le tems approche où mes malheurs vont finir. Zilia enfin va paroître à mes yeux impatiens. L'idée de ce plaisir trouble ma raison. Je vole sur ses pas ; je la vois partager mon impatience , mes plaisirs ; de tendres

larmes coulent de nos yeux. Réunis
après nos malheurs Quel trait
douloureux a passé dans mon ame,
Kanhuisap ! Dans quel état af-
freux va-t-elle me trouver ! Vil
esclave d'un barbare , dont elle
porte peut-être les fers, à la cour
d'un vainqueur orgueilleux , re-
connoîtra-t-elle son amant ? Peut-
elle croire qu'il respire encore ?
Elle est dans l'esclavage. Croira-
t-elle que des obstacles assez forts
ont pu ? Kanhuisap , que
dois-je attendre, quel sort m'est
réservé ? Quand j'étois digne d'elle,
dieu cruel , tu l'arrachas de mes
bras. Ne me feras-tu retrouver en
elle qu'un témoin de plus de mon
ignominie ? Et toi qui me rends

l'objet de mon amour , élément
barbare , me rendras-tu ma gloire ?

L E T T R E X X.

A U M Ê M E.

*Désespoir d'Aza , qui croit Zilia
engloutie dans les eaux.*

Q U E L dieu cruel m'arrache à la
nuit du tombeau ? Quelle pitié
perfide me fait revoir le jour que
je déteste ? Kanhuiscap , mes mal-
heurs renaissent avec mes jours ,
et mes forces s'augmentent avec
l'excès de ma tristesse Zilia
n'est plus O désespoir affreux !
O cruel souvenir ! Zilia n'est
plus ! et je respire encore !

et mes mains , que ma douleur
devroit enchaîner , peuvent en-
core former ces nœuds que le
trouble conduit , que les larmes
arrosent , et que le désespoir t'en-
voie !

En vain le Soleil a parcouru le
tiers de sa course depuis que tu
as déchiré mon cœur avec le trait
le plus funeste ; en vain l'abat-
tement , l'inexistence ont captivé
mon ame jusqu'à ce jour ; ma
douleur , inutilement retenue ,
n'en devient que plus vive. J'ai
perdu Zilia. Un espace immense
de tems semble nous séparer , et
je la perds encore en ce moment.
Le coup affreux qui me l'a ravie ,
l'élément perfide qui la renferme ,

tout se présente à ma douleur;
Sur des flots odieux je vois Zilia
emportée. Le Soleil s'obscurcit
d'horreur dans des abîmes pro-
fonds; la mer qui s'ouvre cache
son crime à ce dieu; mais elle ne
peut me le dérober. A travers les
eaux je vois le corps de Zilia,
ses yeux...., son sein...., une
pâleur livide.... Ami!.... mort
inexorable!.... mort qui me
fuit!.... Dieux, plus cruels dans
vos bontés que dans vos rigueurs!
Dieux, qui me laissez la vie, ne
réunirez-vous jamais ceux que
vous ne pouvez séparer.

En vain, Kanhuiscap, j'appelle
la mort: elle s'éloigne de moi;
la barbare est sourde à ma voix,

et garde ses traits pour ceux qui
les évitent.

Zilia , ma chere Zilia , entends
mes cris ; vois couler mes pleurs ;
tu n'es plus , je ne vis que pour
en répandre : que ne puis-je me
noyer dans le torrent qu'elles vont
former ? Que ne puis-je ? . . .
Quoi ! tu n'es plus , ame de mon
ame ! Tu Mes mains me re-
fusent leur secours Ma dou-
leur m'accable L'affreux dé-
sespoir . . . les larmes . . . l'amour . .
un froid inconnu . . . Zilia . . .
Kanhuisap . . . Zilia . . .



L E T T R E X X I.

A U M Ê M E.

Aza rétabli d'une maladie dangereuse, par les soins d'Alonzo et de Zulmire.

Q U E L va être ton étonnement, Kanhuiscap, lorsque ces nœuds, que ma main peut à peine former, t'apprendront que je respire encore; ma douleur, mon désespoir, le tems que j'ai passé sans t'instruire de mon sort, tout a dû t'en confirmer la fin. Termine des regrets dûs à l'amitié, à l'estime, au malheur: mais que le jour dont je jouis encore, ne te

fasse pas déplorer ma foiblesse : vainement la perte de Zilia devoit être celle de ma vie ; les dieux qui sembloient devoir excuser le crime qui m'eût donné la mort , m'ont ôté la force de le commettre.

Abattu par la douleur , à peine ai-je senti les approches d'une mort qui alloit enfin terminer mes malheurs. Une maladie dangereuse accabloit mon corps , et m'eût conduit au tombeau , si le funeste secours d'Alonzo n'eût reculé le terme de mes jours.

Je respire ; mais ce n'est que pour être la proie des tourmens les plus cruels. Tout m'importune dans l'état affreux où je suis. L'a-

amitié d'Alonzo , la douleur de Zulmire , leurs attentions , leurs larmes , tout m'est à charge. Seul avec moi-même au milieu des hommes qui m'environnent , je ne les apperçois que pour les fuir. Puisse , Kanhuiscap , un ami moins malheureux te récompenser de ta vertu. Amant trop infortuné pour être ami sensible , puis-je goûter les douceurs de l'amitié , quand l'amour me livre aux plus cruelles douleurs ?



LETTRE XXII.

A U M Ê M E.

*Alonzo et Zulmire cherchent à
dissiper la douleur d'Aza.*

ENFIN, l'amitié me rend à toi, à moi-même, Kanhuiscap : trop touché de mes maux, Alonzo a voulu les dissiper, ou du moins partager avec moi ma tristesse. Dans ce dessein, il m'a conduit dans une maison de campagne à quelques lieues de Madrid. C'est là que j'ai goûté le plaisir de ne rencontrer rien qui ne répondît à l'abattement de mon cœur. Un bois, voisin du palais d'Alonzo,

a été long-tems le dépositaire de mes tristesses secrettes. Là , je ne voyois que des objets propres à nourrir ma douleur. Des rochers affreux , de hautes montagnes dépouillées de verdure , des ruisseaux épais qui couloient sur la bourbe , des pins noircis , dont les tristes rameaux sembloient toucher les cieux , des gazons arides , des fleurs desséchées , des corbeaux et des serpens y étoient les seuls témoins de mes pleurs.

Alonzo sut bientôt m'arracher , malgré moi , de ces tristes lieux. Ce fut alors que je vis combien les maux sont soulagés quand on les partage , et combien je devois

aux

aux tendres soins de Zulmire et
d'Alonzo. Où prendrai-je des cou-
leurs assez vives, pour te peindre,
Kanhuisap, la douleur que leur
causent mes malheurs? Zulmire, la
tendre Zulmire les honore de ses
larmes. Peu s'en faut que sa tris-
tesse n'égale la mienne. Pâle,
abattue, ses yeux s'unissent aux
miens pour verser des pleurs,
tandis qu'Alonzo déplore mon in-
fortune.



L E T T R E X X I I I .
A U M Ê M E .

*Amour de Zulmire pour Aza , et
ses suites.*

ZULMIRE, dont les soins étoient tous pour le malheureux Aza, Zulmire, qui partageoit mes maux, qui trembloit pour mes jours, va finir les siens : chaque instant augmente ses dangers, et diminue sa vie.

Cédant enfin à la tendresse, aux prieres de son pere gémissant à ses pieds, sans espoir de la secourir, et plus encore peut-être aux mouvemens de son cœur,

Zulmire a parlé. C'est moi , c'est Aza , que l'infortune ne peut abandonner , qui porte la mort dans son sein : c'est ce malheureux , dont le cœur déchiré ne respire que par le désespoir , et dont l'amour a changé tout le sang en un poison cruel.

Je ravis Zulmire à son pere , à mon ami : elle m'aime , elle meurt ; Alonzo va la suivre : Zilia ne vit plus.

J'ai senti tes douleurs ; viens partager mes peines (m'a dit ce pere desolé) , viens me rendre et ma vie et ma fille , malheureux dont je plains l'infortune , dans l'instant même où je viens te prier de soulager la mienne. Sois sen-

sible à l'amitié , tu le peux. La plus belle des vertus ne sauroit nuire à ton amour. Viens , suis-moi. A ces mots qui terminerent ses sanglots précipités , il me conduit dans l'appartement de sa fille. Attendri , accablé , j'entre en frémissant. La pâleur de la mort étoit répandue sur ses traits ; mais ses yeux éteints se raniment à ma vue : il semble que ma présence redonne la vie à cette infortunée.

Je meurs , me dit-elle d'une voix entrecoupée ; je ne te verrai plus. Voilà tous mes regrets. Du moins, Aza , avant ma mort , je puis te dire que je t'aime. Je puis oui , souviens-toi que Zulmire emporte au tombeau l'amour qu'elle n'a pu

La
auroit
suis-
erent
con-
fille.
n fré-
mort
mais
à ma
sence
unée.
e voix
plus,
oins,
e dire
, sou-
rte au
a pu

cacher ; que ses regards , son cœur
ont décelé tant de fois ; que ton
indifférence enfin Je ne t'en
fais point de reproche : ta sensi-
bilité m'auroit prouvé ton incons-
tance. Tout entier à une autre ,
la mort n'a pu t'en séparer : elle
ne m'ôtera jamais l'amour que j'ai
pour toi. Je la préfère à la gué-
rison d'un mal que je chéris , d'un
mal Aza Elle me tend
une de ses mains ; ses forces l'a-
bandonnent , elle tombe , ses yeux
se ferment ; mais tandis que je
me reproche sa mort , que je joins
mes soins à ceux de son pere dé-
sespéré , d'autres secours la rap-
pellent à la vie. Ses yeux sont
r'ouverts , et , quoiqu'éteints en-

core; s'attachent sur moi, et me peignent l'amour le plus tendre. Aza! Aza! me dit-elle encore, ne me haïssez point. Je me jette à ses genoux, touché de son sort. Une joie subite éclate dans ses regards; mais ne pouvant soutenir tous les mouvemens que son ame éprouve, elle retombe: l'on m'entraîne pour lui sauver des agitations dangereuses.

Que peux-tu penser, Kanhuis-cap, des nouveaux malheurs dont je suis la proie, de la peine cruelle que je répands sur ceux à qui je dois tout? Cette nouvelle douleur vient se joindre à celles qui m'accompagnent dans les tristes déserts, où l'amour, la

mort et le désespoir me suivent
sans cesse.

L E T T R E X X I V .

A U M Ê M E .

Zulmire rendue à la santé.

A M I , le sort d'Alonzo est changé.
La douleur qui l'accabloit a fait
place à la joie ; Zulmire , prête à
descendre au tombeau , est rap-
pelée à la vie. Ce n'est plus cette
Zulmire , que la langueur rédui-
soit au trépas ; ses yeux animés
font briller les graces et la beauté
dont sa jeunesse est parée.

Tandis que j'admire ses charmes
renaissans , le croiras-tu ? loin de

me parler de son amour , il semble au contraire qu'elle soit confuse de l'aveu qui lui est échappé. Ses yeux se baissent toutes les fois qu'ils rencontrent les miens. Mes peines sont suspendues : mais hélas ! que ce calme est court ! Zilia , ma chère Zilia , puis-je me soustraire à ma douleur ? Pardonne-moi les instans que je lui ai dérobés. Je lui consacre désormais tous ceux que me laisse mon infortune.

Ne crois pas , Kanhuiscap , que les craintes qu'Alonzo me témoigne pour Zulmire , puissent ébranler ma constance. En vain il me représente l'empire d'Aza sur le cœur de sa fille , la joie que

lui causeroit notre union , la mort
qui suivra notre séparation ; je me
rais devant ce pere malheureux.
Mon cœur , fidele à ma tendresse ,
est ferme , inébranlable pour Zi-
lia. Non , c'est en vain qu'Alonzo ,
prêt à partir pour cette terre in-
fortunée qui ne verra plus Zilia ,
m'offre le pouvoir que son injuste
roi lui donne sur mes peuples.
C'est reconnoître un tyran que
de se servir de sa puissance. Les
chaînes peuvent accabler mon bras ,
mais elles ne captiveront jamais
mon cœur. Jamais je n'aurai pour
le chef barbare des Espagnols , que
la haine que je dois au maître d'un
peuple qui causa mes malheurs et
ceux de ma triste patrie.

L E T T R E X X V.

A U M Ê M E.

*Aza conçoit le dessein d'épouser
Zulmire , et par quel motif.*

MES yeux sont ouverts , Kan-
huiscap ; les feux de l'amour
cedent , sans s'éteindre , au flam-
beau de la raison.

O flammes immortelles , qui
dévorez mon sein ! Zilia ! toi
dont rien ne peut me ravir l'image,
qu'un destin fatal m'arrache pour
jamais , ne vous offensez point ,
si le desir de vous venger m'ex-
cite à vous trahir.

Ne me dis plus , Kanhuiscap ,

ce que je dois à mes peuples , à mon pere ; ne me parle plus de la tyrannie des Espagnols. Puis-je oublier mes malheurs et leurs crimes ? Ils m'ont coûté trop cher. Ce souvenir cruel irrite ma fureur. C'en est fait , j'y consens ; je vais m'unir à Zulmire. Alonzo , je te l'ai promis. Est-ce donc un crime de laisser à Zulmire une erreur qui lui est chere ? Elle croit triompher de mon cœur. Ah ! loin de la désabuser , qu'elle jouisse de son bonheur imaginaire ; qu'elle Ce n'est que par ce moyen que je puis venger , et mes peuples opprimés , et moi-même. Dès-l'instant de notre union , je serai conduit à la terre du Soleil ,

à cette terre désolée , dont tu me traces les malheurs. C'est-là que je ferai éclater la vengeance dont je dérobe encore les violens transports. C'est sur une nation perfide que vont tomber ma fureur et mes coups. Réduit à la bassesse d'un vil esclave , à feindre enfin pour la première fois , j'irai punir les Espagnols de ma trahison et de leurs forfaits , tandis que la famille d'Alonzo éprouvera tout ce que peut un cœur reconnoissant, et les hommages que l'on doit rendre à la vertu.



L E T T R E X X V I.

A U M Ê M E.

Aza dégagé des préjugés de religion dans lesquels il avoit été élevé.

SI tu étois un de ces hommes que le seul préjugé conduit , je me peindrois ta surprise , lorsque tu apprendras d'un Inca qu'il n'adore plus le Soleil. Je te verrois déjà te plaindre à cet astre de la lumière qu'il me laisse , et à toi-même des soins dont tu accompagnes tes sentimens. Tu t'étonnerois que , parjure à mon dieu , l'amitié , cette vertu que le crime

ignore, puisse demeurer dans mon sein ; mais rassuré contre des préjugés que l'on t'avoit fait prendre pour des vertus , tu ne gardes d'un Péruvien que l'amour de la patrie , de la vertu et de la franchise. J'attends de toi des reproches plus justes. Tu t'étonnes , peut-être avec raison , de me voir abandonné au culte qui m'a paru grossier , zélé pour une religion dont je t'ai fait voir les contradictions. Je me suis fait cette objection à moi-même ; mais qu'elle a été bientôt levée , quand j'ai appris que c'étoit ce dieu qui étoit l'auteur de notre vie , qui avoit dicté cette loi , et dont j'avois eu l'audace de blâmer la con-

duite ! Qu'importe en effet qu'un honneur soit ridicule , s'il est exigé par celui à qui on le rend ? C'est par ce principe que je n'ai point rougi de me conformer à des usages que j'avois condamnés. Que les ouvrages de l'être suprême sont respectables , qu'ils sont grands ! Si tu pouvois lire, Kanhuiscap , les livres divins qui m'ont été confiés , quelle sagesse , quelle majesté , quelle profondeur n'y trouverois-tu point ? Tu y reconnoîtrois aisément l'ouvrage de la divinité. Ces contradictions invincibles que je trouvois d'abord dans la conduite de ce dieu , y sont évidemment justifiées. Il n'en

est pas de même de la conduite des hommes envers leur dieu.

Ne crois pas qu'aussi crédule que nous le sommes d'ordinaire, je tienne ce que je t'écris du seul rapport d'un prêtre. J'ai toujours trop reconnu les mensonges de nos Cucipatas, pour ajouter foi aux fables de leurs semblables.

Le haut rang, qu'ils tiennent chez toutes les nations, les engage à les tromper, et leur grandeur n'est souvent fondée que sur l'erreur des peuples ambitieux : il leur en coûteroit trop, s'il falloit que la vertu leur donnât l'empire du monde ; ils aiment mieux le devoir à l'imposture.

LETTRE XXVII.

A U M E M E.

*Trouble d'Aza, prêt à épouser
Zulmire.*

C'EN est fait, Kanhuiscap ; Zulmire m'attend. Je marche à l'autel. Déjà tu m'y vois ; mais vois-tu les remords qui m'accompagnent : vois-tu les autels tremblans à la vue du parjure ; l'ombre de Zilia sanglante, indignée, éclairant cette hyménée d'un lugubre flambeau ? Entends-tu sa voix lamentable ?
« Est-ce là , dit-elle , cette foi que
» tu m'avois jurée , perfide , cet
» amour qui devoit même ranimer

» nos cendres ? Tu m'aimes , dis-
» tu ; tu ne donnes que ta main à
» Zulmire. Tu m'aimes , perfide ,
» et tu donnes à une autre un bien
» dont je n'ai pu jouir ! Si je
» vivois encore » Quelles fu-
ries , Kanhuiscap , ne déchirent
point mon sein ? Je vois Zulmire
abusée , me demander un cœur
sur lequel elle a des droits légi-
times. Mon pere et mes peuples ,
accablés sous un joug cruel , re-
gretteront en moi leur libérateur.
Je vois ma promesse enfin . . .
Je cours y satisfaire.



LETTRE XXVIII.

A U M Ê M E.

Aza, instruit de l'arrivée de Zilia en France, quitte Alonzo et Zulmire, pour se rendre auprès d'elle.

ZILIA respire. Quel messenger assez prompt pourra porter jusqu'à toi l'excès de ma joie ? Kanhuiscap, toi qui ressentis mes malheurs, jouis des transports de mon ame. Que les flammes qui l'embrasent, volent et portent dans ton sein l'excès de ma félicité !

La mer, nos ennemis, la mort, non, rien ne m'a ravi l'objet de

mon amour. Elle vit , elle m'aime ,
juge de mes transports.

Conduite dans un Etat voisin,
en France , Zilia n'a éprouvé
d'autre malheur que celui de notre
séparation , et de l'incertitude de
mon sort. Combien les dieux
protègent la vertu ! Un généreux
François l'a délivré de la barbarie
des Espagnols.

Tout étoit prêt pour m'unir à
Zulmire. J'allois , ô dieux !
quand j'appris que Zilia vivoit ,
qu'elle alloit me rejoindre. Nul
obstacle ne peut la retenir. Je la
reverrai. Sa bouche me répètera les
tendres sentimens que sa main a
tracés , je pourrai à ses pieds
Ciel ! je tremble d'un projet qui

cause toute ma joie. Mon bonheur m'aveugle. Zilia viendrait au milieu de ses ennemis ! De nouveaux dangers !.... Elle ne partira point. Je vais la prévenir. Qui pourroit m'arrêter ? Alonzo , Zulmire , les dieux ont dégagé ma foi. Zilia respire. Je la reçois des mains de la vertu. En vain la reconnaissance , l'estime , l'amitié la portoient à répondre aux sentimens de Déterville , son libérateur , elle leur opposoit notre amour , et les forçoit à respecter nos feux. Combat glorieux ! Effort que j'admire ! Déterville étouffe son amour , il oublie les droits qu'il a sur elle : apprends sa générosité , il nous réunit,

Zilia, Zilia ! je vais jouir de mon bonheur. Je vole te prévenir, te voir, et mourir de plaisir à tes pieds.

L E T T R E X X I X.

A U M E M E.

Aza jaloux de Détérville, et par quel motif.

N'ACCUSE, ami, que Zilia de mon silence. Je l'ai vue, je n'ai vu qu'elle. N'attends pas que je t'exprime les transports, les ravissemens où me livra le premier moment, qui l'offrit à ma vue ; il faudroit, pour les sentir, aimer Zilia, comme je l'aime. Falloit-il que

des tourmens inconnus vinssent
troubler une félicité si pure ?

Du sein des plaisirs au comble
des douleurs , il n'y a donc point
d'intervalle ? Après tant de vo-
luptés , mille traits déchirent mon
cœur. Ma tendresse m'est odieuse ,
et quand je ne veux point aimer ,
je sens toute la fureur de l'amour.

J'ai pu soutenir la douleur de
la perte de Zilia , je n'ai pu sup-
porter celle que j'envisage. Elle
ne m'aimeroit plus ! ... O pensée
accablante ! Lorsque je parus à ses
yeux , l'amour versa dans mon
ame , d'une main les plaisirs , de
l'autre la douleur.

Dans les premiers transports
d'un bonheur si pur , que je ne

puis même t'en exprimer la douleur, Zilia s'est échappée de mes bras pour lire une lettre qu'une jeune personne, qui m'avoit conduit, lui avoit donnée. Inquiète, troublée, attendrie, les larmes qu'elle venoit de donner à la joie, ne couloient déjà plus que pour la douleur. Elle en inondoit cette lettre fatale. Ses larmes me faisoient craindre pour elle des malheurs. L'ingrate goûtoit des plaisirs ; la douleur que je partageois étoit le triomphe de mon rival. Déterville, ce libérateur, dont les lettres de Zilia m'ont répété tant de fois les éloges, avoit écrit celle-ci. La passion la plus vive l'avoit dictée : en s'éloignant d'elle,

après

dou- après lui avoir rendu son rival ;
e mes il mettoit le comble à sa géné-
u'une rosité et à la douleur de Zilia.
t con- Elle sut m'en l'expliquer avec une
iette, vivacité, des expressions au-des-
armes sus de la reconnoissance. Elle me
a joie, força d'admirer des vertus qui,
e pour dans cet instant cruel , me don-
it cette noient la mort. Ma douleur alors
ne fai- emprunta le secours d'un froid
es mal- inébranlable. Je me dérobai bien-
es plai- tôt à Zilia. Rempli de mon dé-
rageois espoir, rien ne peut plus m'en
n rival. délivrer. Chaque réflexion que je
, dont fais est une douleur. Elle m'ar-
t répète tache mon espérance, mon bon-
oit écrit neur. Je perdrais le cœur de Zilia,
lus vive ce cœur Idée que je ne puis
nt d'elle, soutenir ! Mon rival seroit heu-
après

reux ! Ah ! c'est trop que de sentir qu'il mérite de l'être.

Jalousie affreuse , tes serpens cruels se sont glissés dans mon cœur. Mille craintes , de noirs soupçons Zilia , ses vertus , sa tendresse , sa beauté , mon injustice peut-être , tout m'agite , me tourmente , me perd. Ma douleur se cache en vain sous une tranquillité apparente. Je veux parler , me plaindre , éclater en reproches , et je me tais. Que dire à Zilia ? Puis-je lui reprocher l'amour qu'elle inspire à Détéville que la vertu conduit. Elle ne partage pas sa tendresse. Mais pour quoi lui prodiguer des louanges , répéter sans cesse son éloge ? . . .

Amour , source de mes plaisirs ;
devois-tu l'être de mes maux ?

LET TRE XXX.

A U M Ê M E.

*La jalousie d'Aza augmente ; il
croit Zilia infidelle.*

O U suis-je , Kanhuiscap ? Quels
tourmens traîné - je après moi ?
Mon ame est embrasée de la plus
cruelle fureur. Zilia , la perfide
Zilia , pâle , inquiète , soupire
l'absence de mon rival. Déter-
ville en fuyant remporte la vic-
toire. Ciel ! sur qui tombera ma
rage ! Il est aimé , Kanhuiscap ;
tout me l'apprend. La barbare ne

cherche point à me cacher son infidélité. Restes encore précieux de l'innocence, lorsqu'elle connoît le crime, elle déteste l'imposture. Je lis son parjure dans ses yeux. Sa bouche même ose me l'avouer, en répétant sans cesse ce nom que j'abhorre. Où fuir ? Je souffre près de Zilia des tourmens affreux, et loin d'elle je meurs.

Quand, séduit par la douceur de ses regards, elle répand pour un instant quelque tranquillité dans mon ame, je crois en être aimé. Ce plaisir me plonge dans un ravissement qui m'interdit. Je reviens, je veux parler. Je commence, m'interromps, me tais.

Les sentimens qui se succèdent
tour-à-tour dans mon cœur , me
troublent , m'égarent. Je ne puis
m'exprimer. Un souvenir funeste ,
Déterville , un soupir de Zilia , ra-
niment des transports que je veux
calmer en vain. Les ombres mêmes
de la nuit ne peuvent me déro-
ber à leur violence. Si je me livre
un moment au sommeil , Zilia
infidelle vient m'en arracher. Je
vois Déterville à ses pieds ; elle
l'écoute avec plaisir. L'affreux
sommeil fuit loin de moi. La lu-
mière m'offre des douleurs nou-
velles. Toujours livré à la fureur
de la jalousie , ses feux ont des-
séché jusqu'à mes larmes. Zilia ,
Zilia ! quels maux naissent de tant

d'amour ? Je t'adore , je t'offense.
Dieux ! je te perds.

L E T T R E X X X I .

A U M Ê M E .

*Aza se reproche les effets de sa
jalousie.*

ZILIA , amour , Déterville , funeste jalousie ! Quel égarement ! un nuage me dérobe les noms que je trace. Kanhuiscap , je ne me connois plus ; dans la fureur de la plus noire jalousie , je me suis armé des traits dont j'ai frappé le cœur de Zilia. Elle écrivoit à Déterville , sa lettre étoit encore dans ses mains. Un moment fu-

nesté a troublé ma raison. J'ai
formé le plus indigne projet....
Ma parole, la religion que j'ai
embrassée, tout m'a servi. Les
prétextes les plus vains m'ont paru
des loix d'équité pour abandonner
Zilia. J'en ai prononcé l'arrêt avec
barbarie. Des adieux cruels....
Quel moment !.... Ai-je pu ?....
Oui, Kanhuiscap, j'ai fui Zilia.
Zilia à mes pieds, ses sanglots,
les miens prêts à s'y confondre....
Déterville, quel souvenir ! Fu-
rieux, j'ai fui de ses bras. Mais
bientôt, vainement obstiné, je
veux la revoir ; tout s'y oppose :
je n'ose résister. Dieux ! qu'ai-je
fait ? Que la honte est accablante !
Que le repentir est affreux !

L E T T R E X X X I I .

A U M Ê M E .

*Aza retombe dans ses soupçons
contre Zilia. Zulmire projette
une vengeance éclatante.*

C E S S E de t'étonner de la longueur de mon silence. L'état cruel de mon cœur m'a-t-il permis de t'instruire plutôt de mon sort ? Ne crois pas que , déchiré des remords , je me reproche encore de trop justes soupçons. C'est Zilia , c'est son perfide cœur , et non pas le mien qu'ils doivent dévorer. Oui , Kanhuiscap , ses soupirs , ses pleurs et ses cris n'étoient que

l'effet de la honte , traces que la vertu qui fuit laisse encore dans les cœurs. C'est pour les effacer que la cruelle a refusé de me revoir. Son obstination m'a forcé de m'éloigner. Retiré à l'extrémité de la même ville , ignoré des hommes , tout entier à ma douleur et à mon infortune , je m'efforce d'oublier l'ingrate que j'aime. Soins inutiles ! L'amour , malgré nous , se glisse dans nos cœurs , et malgré nous le cruel y demeure. En vain je veux le chasser , la jalousie l'y nourrit. Si je veux en bannir la jalousie , l'amour l'y retient. Jouet déplorable de ces deux passions , mon ame est partagée entre la tendresse et

la fureur. Tantôt je me reproche mes soupçons , et tantôt mon amour. Puis-je adorer une ingrate? Puis-je oublier celle que j'adore? Mais , quelque amour que j'aie pour elle , rien ne peut l'excuser. Que ne m'a-t-elle haï? On pardonne la haine , et non pas la perfidie.

Les soins et l'amitié d'Alonzo ont su découvrir la retraite , où la douleur et tous les maux destructeurs de notre être me retiennent. Zulmire m'accable de reproches; elle vient de m'écrire. Je suis à ses yeux un ingrat que ma parole , que ses larmes ne peuvent rappeler. Je ne l'ai enlevée des bras de la mort , que

pour la livrer à des tourmens plus cruels. Elle veut , dit-elle , venir en France signaler sa fureur et mon parjure , venger son pere et son amour. Chaque mot de sa lettre est un trait qui me perce le cœur. Je sens trop la force du désespoir pour n'en pas craindre les effets. Zilia est l'objet infortuné de sa rage. C'est teinte de son sang qu'elle veut paroître à mes yeux. Dieux , vengeurs des forfaits , est-ce donc au crime que vous laissez le soin de la punir !

Arrête , Zulmire , épuise sur moi tous tes coups. Laisse jouir l'ingrate d'une vie dont les remords feront les châtimens. C'est ainsi que tu peux signaler ta ven-

geance. Mais, ô dieux ! Zilia dans les bras d'un rival ! Je frémis, malheureux que je suis , et je tremble pour elle , quand l'ingrate me trahit. Retenu par les maux dont je suis accablé , mon corps succombe à sa foiblesse, tandis que la perfide, triomphant même de ses remords , rappelle mon rival... Infortuné ! Je suis... Je vis encore ! Quel malheur d'exister à qui ne respire que par la douleur !



LETTRE XXXIII.

A U M Ê M E.

*Innocence de Zilia. Générosité de
Zulmire. Désespoir d'Aza.*

QU'AI-JE dit ? Quelle horreur
m'environne ? Apprends ma honte,
Kanhuisap, et, s'il se peut, mes
remords avant mon crime. Odieux
à moi-même, je vais le devenir
à tes yeux. Cesse de plaindre mes
malheurs ; mets-y le comble par
ta haine.

Zilia n'est point coupable. Ce
souvenir même est pour elle un
outrage. Tu connois mes soup-
çons ; leur injustice t'apprend mes

malheurs. Ils ne s'épuisent jamais; il en est toujours d'imprévus. Après la perfidie de Zilia, aurois-tu pensé que le ciel eût pu me livrer à de nouveaux tourmens? Aurois-tu cru que ce qui devoit faire mon bonheur, son innocence, fût la source la plus amère de mes maux?

A quel égarement m'étois-je donc livré? Quelles ténèbres obscurcissoient ma raison? Zilia auroit pu me trahir! J'ai pu le penser! Elle ne veut plus me voir: mon souvenir lui est odieux: elle m'a trop aimé pour ne pas me haïr. Abandonné à mon malheur affreux, l'amitié, la confiance, rien n'a doucit mes tourmens. J'empoi-

sonne ton cœur de leur amertume ;
et le mien n'est point soulagé.

En vain Zulmire , revenue de
sa fureur , m'apprend qu'elle la
sacrifie à mon repos et à ma fé-
licité. Retirée dans une maison
de vierges , elle consacre à son
dieu , à mon bonheur , sa vie et
ses plus beaux jours.

Zulmire , généreuse Zulmire ,
renonce à ta vengeance ? Ah ! si
ton cœur étoit barbare , qu'il se-
roit satisfait de mes cruelles in-
fortunes !

Ce n'est donc qu'à moi , qu'à
la bassesse de mes sentimens , que
je dois les maux que j'endure. Il
ne manquoit à mes malheurs que
d'en être moi-même la cause , je

la suis. Zilia m'aimoit , je la voyois , mon bonheur étoit certain. Sa tendresse , ses sentimens , ma félicité , devoient-ils être sacrifiés à de lâches soupçons ? O désespoir affreux ! j'ai fui Zilia. C'est moi.... Généreux ami , conçois-tu l'état où je suis ? le conçois-je moi-même ? Les regrets , l'amour , le désespoir , pour le dévorer , le disputent à mon cœur.



LETTRE XXXIV.

A Z I L I A.

Aza fait à Zilia l'avou de ses injustices , et s'efforce de la fléchir.

LA crainte de te déplaire retient encore sous mes mains tremblantes les nœuds que je forme. Ces nœuds qui firent ta consolation , tes plaisirs , Zilia , ne sont plus tissus que par la douleur et le désespoir.

Ne crois pas qu'à tes yeux je veuille dérober mon crime. Déchiré du repentir de t'avoir cru infidelle , comment oserois-je m'en justifier ? Mais n'en suis-je

point assez puni ? Quels remords ! Les remords d'un amant qui t'adore. Ah ! tu veux me haïr ! N'ai-je pas plus mérité tes mépris que ta haine ?

Retrace-toi un moment toutes mes infortunes. De barbares ennemis t'arracherent à mon amour, à l'instant qu'il alloit être couronné. Armé pour ta défense, je succombai sous leurs indignes fers. Conduit dans leur patrie, les mers qui m'y portèrent, soutinrent, il est vrai, un tems, toutes mes espétances. Je n'ai vécu que par elles. Mon cœur flottoit avec toi. Tes ravisseurs engloutis me plongerent dans l'erreur la plus cruelle. Le néant où je t'ai cru

n'a point détruit ma tendresse. La douleur augmente l'amour. Je mourrois pour te suivre. Je n'ai vécu que pour te venger. J'ai tout tenté ; j'allois immoler jusqu'à mes sermens, m'unir enfin , malgré mille remords , à une Espagnole, acheter à ce prix ma liberté et ma vengeance , quand tout - à - coup , ô bonheur inespéré ! j'appris que tu respires , que tu m'aimes : ô souvenir trop doux ! je vole à toi , au bonheur le plus pur , le plus vif.... Vain espoir , cruel revers ! A peine eu-je senti les premiers transports que m'inspiroit ta vue , qu'un fatal poison , dont ton cœur trop pur ignore les atteintes, la jalousie se glissa

dans mon ame. Ses plus cruels serpens ont dévoré mon cœur, ce cœur qui n'étoit fait que pour t'aimer.

La plus belle des vertus , la reconnoissance , a été l'objet de mes soupçons. Ce que tu devois à Détéville , j'ai cru qu'il l'avoit obtenu , que ta vertu avoit pu se confondre avec ton devoir. J'ai cru Ce sont ces funestes idées qui troublerent nos premiers plaisirs. Tu n'as pu , dans le sein de l'amour , oublier l'amitié. J'y oubliai la vertu. Les éloges de Détéville , sa lettre , les sentimens qu'elle exprimoit , le trouble qu'elle te causoit , la douleur que tu témoignois de la perte de ton

libérateur , j'attribuai tout au sentiment que j'éprouvois , que j'éprouve encore , à l'amour.

Je cachai dans mon sein les feux qui le consumoient. Quels furent leurs progrès ? Des soupçons , je passai bientôt à la certitude de la perfidie. Je songeai à t'en punir. Je ne voulus point employer les reproches : je ne t'en trouvois pas digne. Je ne te dissimule point mes crimes : la vérité m'est aussi chère que mon amour.

J'ai voulu retourner en Espagne , remplir une promesse dont mes premiers sermens m'avoient dégagé : le repentir suivit bientôt l'empoiement qui t'avoit annoncé

mon forfait. Je tentois vainement de te désabuser d'une résolution que l'amour avoit détruit aussitôt que formé. Ton obstination à ne me point voir , ralluma ma fureur. Livré de nouveau à la jalousie , , je me suis éloigné de toi : mais loin d'aller à Madrid consommer un crime que mon cœur détestoit , ainsi qu'on a voulu te le persuader , accablé sous le faix de mes malheurs , j'ai cherché dans la solitude , dans l'éloignement des hommes , une paix que la seule tranquillité du cœur peut donner. Abattu par mes douleurs , mon corps a succombé sous le poids de mes maux. Long-tems éloigné de toi , malgré moi-

même , te l'avoueraï-je , Zilia ? je n'ai conservé de force que pour t'outrager. Je te voyois , satisfaite de ma fuite , rappeler mon rival. Je te voyois Hélas ! tu connois mon offense ; mais tu n'en connois pas le châtiment ; il surpasse mon crime. Ah ! Zilia , si l'excès de l'amour pouvoit l'effacer : non , je ne serois plus coupable. Ne crois pas que je cherche d'émouvoir pour moi ta pitié ; c'est trop peu pour ma tendresse. Rends-moi ton cœur , Zilia , ou ne m'accorde rien.

Ecoute l'amour qui doit parler encore dans ton cœur ; laisse-moi près de toi rallumer des feux que ta juste colere s'efforce d'étouffer.

Des cendres de l'amour que tu sentis pour Aza , je saurai recouvrer quelque étincelle.

Zilia , Zilia ! ordonne de mon sort ; je t'ai fait l'aveu de mon crime. Si ton pardon ne l'efface, il doit être puni. Ma mort en sera le châtiment. Trop heureux, cruelle , si je pouvois du moins expirer à tes pieds !



LETTRE XXXV.

ET DERNIERE.

A K A N H U I S C A P.

Zilia rend son cœur à Aza. Leur prochain retour dans leur patrie.

EN frappant tes sens de surprise, que ne puis-je faire passer dans ton cœur la joie que je sens éclater dans le mien ! O bonheur ! ô transports ! Kanhuiscap , Zilia me rend son cœur. Elle m'aime. Egaré dans les ravissemens de ma tendresse , je répands à ses pieds les plus douces larmes. Ses soupirs , ses regards , ses transports sont

Tom. III.

D

LETTRE

les seuls interprètes de notre amour
et de notre félicité.

Peins toi , si tu le peux , nos
plaisirs ; cet instant toujours pré-
sent à mes yeux , cet instant....
Non , je ne puis t'exprimer tant
d'amour , de trouble et de plaisir.

Ses yeux , son teint animé me
peignoient son amour , sa colere ,
sa honte elle pâlit. Foible ,
sans voix , elle tombe dans mes
bras : mais , ainsi que les flammes
excitées par les vents , mon cœur ,
agité par la crainte , brûle avec
plus de violence. Ma bouche , ap-
puyée sur son sein , lui rendit ,
par mes feux , ceux de sa vie ,
confondue dans la mienne. Elle
meurt et renaît à l'instant

Zilia, ma chere Zilia! dans quelle ivresse de plaisir plonges-tu l'heureux Aza! Non, Kanhuiscap, tu ne peux concevoir notre bonheur. Viens en être témoin. Rien ne doit manquer à ma félicité. Le François qui te remettra ma lettre, sera secondé pour te conduire ici. Tu verras Zilia. Ma félicité s'accroît à chaque instant. Le récit de nos plaisirs, ainsi que celui de nos infortunes (qu'elles sont loin de nous!) est parvenu jusqu'au trône. Le généreux monarque des François ordonne que les vaisseaux, qui vont combattre les Espagnols dans nos mers, nous conduisent à Quitto. Nous allons revoir notre patrie, ces tristes lieux si chers à

76 LETTRES D'AZA.

nos desirs , ces lieux , ô Zilia ! qui
virent naître nos premiers plaisirs ,
tes soupirs et les miens. Qu'ils
soient témoins , qu'ils célèbrent ,
qu'ils augmentent , s'il se peut ,
notre félicité mais je cours
à Zilia.

Ami , l'amour ne m'a point fait
oublier l'amitié ; mais l'amitié me
sépare trop long-tems de l'amour.
Transports si doux , qui ravissez
mon ame , c'est dans vos égare-
mens que je retrouve la vie
M'enivrer de tant de bonheur ,
de volupté ! Zilia m'est rendue ,
elle m'attend , je vole dans ses
bras.

Fin des Lettres d'Aza.

C É N I E,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

DORIMOND, *Vieillard.*

MÉRICOURT, }
CLERVAL, } *Neveux de Dorimond.*

CÉNIE,

ORPHISE, *Gouvernante de Cénie.*

LISETTE, *Suivante de Cénie.*

DORSAINVILLE, *Ami de Clerval.*

*La Scene est dans la Galerie de
la maison de Dorimond.*



CÉNIE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, *seule.*

MERICOURT me seroit-il
encore échappé? J'ai cru le voir
prendre le chemin de cette galerie.
Oui, je ne me suis pas trompée.
Monsieur, Monsieur....

S C E N E I I.

MERICOURT, LISETTE.

MERICOURT.

Q U O I ! c'est l'aimable Lisette
que je retrouve ici ?

L I S E T T E.

Oui , Monsieur , c'est Lisette ,
toujours fidelle à vos intérêts ,
qui guette depuis une heure le
moment de vous entretenir.

MERICOURT.

Il faut , ma chere enfant , re-
mettre cette conversation à un
autre tems. Mon oncle s'est em-
paré de moi au sortir de ma chaise ,
je n'ai encore vu personne.

L I S E T T E.

Je veux vous parler la première ;
excepté votre oncle , tout dort
encore dans la maison , et j'aurai
le loisir de vous bien quereller.
A-t-on jamais fait , dites-moi , une
si longue absence , quand tout
devoit vous rappeler ici ?

M E R I C O U R T.

Je n'ai pu revenir plutôt. Tu sais
que mon oncle , par le même
courier que je lui dépêchai , à la
mort de Mélisse , me manda de
ne point quitter la province , sans
avoir terminé le procès commencé.

L I S E T T E.

Je vous avois donné un bon
conseil : il falloit ne me point

renvoyer , me laisser le soin des funérailles , et venir vous-même lui annoncer la mort de sa femme.

M E R I C O U R T.

Le conseil étoit très-mauvais. Dorimond a une naïveté dans l'ame , qui ne lui laisse voir les choses que comme naturellement elles doivent être. Ne point attendre ses ordres, ne point rendre les derniers devoirs à une femme si chère ; eût été l'offenser par l'endroit le plus sensible. Mais, dis-moi , on a donc quitté le deuil ?

L I S E T T E.

Oui , depuis hier nos six mois sont finis. Pour votre oncle , il le portera , je crois , toute sa vie.

M E R I C O U R T.

Je l'ai trouvé encore plus affligé que je ne le croyois. Comment a-t-il pu se résoudre à te garder ici ? toi qui le fait souvenir sans cesse de la perte qu'il a faite.

L I S E T T E.

Bon ! a-t-il jamais renvoyé personne ? A mon arrivée , le bon homme me dit en sanglottant , que je ne devois pas songer à sortir de chez lui. Je vis qu'il étoit de votre intérêt que j'y restasse ; j'y restai.

M E R I C O U R T.

De mon intérêt ! Tu es donc à Cénie.

LISETTE.

J'y suis sans y être ; car madame la gouvernante , avec ses manieres poliment impérieuses, m'écarte de sa pupille autant qu'il est possible. Mais si par-là elle m'empêche de vous servir autant que je le voudrois , je suis du moins en état de vous avertir de ce qui se passe.

MERICOURT.

Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Vos affaires vont mal.

MERICOURT.

Comment ?

LISETTE.

Très-mal , vous dis-je.

MERICOURT.

Parle donc.

LISETTE.

Patience. Avant que de parler ,
il me faut un secret. Voyez si
vous pouvez vous résoudre à me
le confier.

MERICOURT.

Eh , tu n'as qu'à dire ; tous mes
secrets sont à toi.

LISETTE.

Qui ne vous connoîtroit , croi-
roit déjà les tenir.

MERICOURT.

Comment veux-tu que je te sa-
tisfasse , si tu ne me dis pas ce
que tu veux savoir ?

L I S E T T E.

Etiez-vous amoureux de Mélisse ?

M É R I C O U R T.

Vous êtes folle, Lisette ?

L I S E T T E.

Elle est morte, il n'y a plus rien à cacher.

M É R I C O U R T.

Vous n'y pensez pas ; quoi ! l'épouse adorée d'un oncle à qui je dois tout !

L I S E T T E.

Quant aux scrupules, laissons-les à part, je ne vous en connois pas beaucoup.

M É R I C O U R T.

Je ne suis point un monstre ;

et Lisette en seroit un , si elle par-
loit sérieusement.

L I S E T T E.

Voyons-donc si mon idée a si
peu de vraisemblance : Mélisse ,
d'un caractere détestable , séduit
par de fausses vertus un vieillard
d'une probité scrupuleuse , bon
par excellence , esclave de l'hon-
neur , ennemi des soupçons , et
que la crainte d'être injuste rend
facile à tromper. Elle s'empare
de lui à l'exclusion de tout le
monde , elle lui donne un enfant ,
renverse votre fortune ; vous êtes
ambitieux , vous devez la haïr , et
vous rampez devant elle : vous êtes
le plus faux ou le plus amoureux
des hommes.

Deux mots éclaircissent le mystère. Dorimond ne voyoit que par les yeux de Mélisse , ce n'étoit donc que par elle que je pouvois me maintenir auprès de lui. Elle avoit , comme tu dis , renversé ma fortune , elle pouvoit la rétablir en me donnant sa fille ; je la ménageois ; cela est tout simple.

L I S E T T E.

La peste , quelle simplicité !

M E R I C O U R T.

La dissimulation n'est point un vice , et trop de sincérité est souvent un défaut.

L I S E T T E.

Ah ! ce défaut-là ne vous fera

jamais rougir : mais l'amitié de
Mélisse ne pouvoit-elle se mé-
nager tout haut ? Pourquoi tant
de mots à l'oreille pendant sa vie ;
et des conférences si secrettes aux
approches de sa mort ?

M E R I C O U R T.

Lisette , n'allez pas plus loin
et modérez votre curiosité.

L I S E T T E.

Soit , aussi bien la partie n'est
pas égale. Il ne me reste donc qu'à
vous avertir ; premièrement de
vous défier d'Orphise : elle ne
vous aime pas.

M E R I C O U R T.

Quant à la mauvaise volonté
de madame Orphise , je m'en

embarrasse peu : passons. Comment mon frere est-il avec mon oncle ?

L I S E T T E.

A merveille. Depuis son retour, Dorimond a redoublé d'amitié pour lui. Il croit ne pouvoir trop le dédommager de l'inutilité de son voyage.

M E R I C O U R T.

Comment ? Clerval

L I S E T T E.

Clerval n'a rapporté de de-là les mers que la cruelle certitude qu'il ne vous reste à l'un et à l'autre aucun bien sur la terre ; mais avec cela je ne vous plaindrois pas , s'il n'étoit pas plus amoureux qu'il n'est intéressé.

COMÉDIE. 91

MERICOURT.

Quoi ! mon frere seroit amoureux de Cénie ?

LISETTE.

Il est plus , il est aimé.

MERICOURT.

Aimé ! cela est fort. Mon oncle est-il instruit de cette intrigue ?

LISETTE.

Non, vraiment : de l'humeur dont il est , il les auroit déjà mariés.

MERICOURT.

Peut-être ; c'est selon la maniere dont il l'auroit appris. Clerval m'enlever Cénie !... lui !... C'est ce qu'il faudra voir. Mais, es-tu bien sûre de ce que tu dis !

CÉNIE.

LISETTE.

Très-sûre, je m'y connois.

MERICOURT.

Que Cénie ait reçu avec indifférence des soins qui devoient la persuader....

LISETTE.

D'un amour que vous ne sentiez pas.

MERICOURT.

Je le passois à son extrême jeunesse.

LISETTE.

La jeunesse a quelquefois un instinct plus sûr que l'expérience.

MERICOURT.

Mais qu'elle aime monsieur

C O M É D I E. 93

mon frere ! il faudra , s'il lui plaît ,
qu'elle s'en détache.

L I S E T T E.

Cela ne sera pas aisé , je vous
en avertis. Clerval est aimable ,
et tout jeune qu'il est , il s'est
acquis une réputation à la guerre
qui le met fort bien à la cour ;
cela ne laisse pas d'être un mérite
auprès d'une jeune personne.

M E R I C O U R T.

Nous trouverons des armes pour
le combattre.

L I S E T T E.

Pour moi , je ne vous vois de
ressource que dans l'amitié que
Mélisse avoit pour vous. Sa mé-
moire est plus chere que jamais

à votre oncle ; profitez de la circonstance. Le voici , je vous laisse avec lui.

S C E N E I I I.

DORIMOND , MERICOURT.

DORIMOND.

J E ne saurois me passer de te voir , mon cher neveu ; je t'ai quitté pour me remettre du saisissement que m'a causé notre première entrevue ; je te cherche à présent , hélas ! qui sait pourquoi ? peut-être pour m'affliger de nouveau.

MERICOURT.

Il est naturel , monsieur , que

mon retour ait renouvelé votre
douleur. Elle est si juste.

D O R I M O N D.

Tu sais mieux que personne,
si je dois pleurer toute ma vie
cette vertueuse épouse. Tu excuses
mes foiblesses : ce n'est qu'avec toi
que je puis donner un libre cours
à mes regrets , cependant je ne
voudrois pas t'en accabler.

M É R I C O U R T.

Je les partage si sincèrement...

D O R I M O N D.

C'est ce qui doit me retenir.
Tâchons de les suspendre pour un
moment , et parlons de tes inté-
rêts. Je t'ai mille obligations , mon
cher Méricourt , tu as conduit

mes affaires mieux que je n'aurois fait moi-même : mais je sens encore plus vivement les soins que tu as rendus à Mélisse jusqu'à sa dernière heure. Je veux récompenser ton zele, et je voudrois le récompenser à ton goût ; car ce n'est pas faire du bien, si on ne le fait au gré de ceux qu'on oblige.

M E R I C O U R T.

Si j'ai mérité quelque chose, monsieur, ce n'est que par mon attachement.

D O R I M O N D.

J'attendois ton retour avec impatience, pour exécuter un projet formé depuis long-tems. Tu marquois autrefois du goût pour

Clarice

Clarice ; c'est une fille faite , qui convient à ton âge : ses parens sont mes amis , ils ne me la refuseront pas : je te la destine avec le quart de mon bien. Ma fille sera pour ton frere , ils sont d'un âge plus convenable. Cet arrangement te plaît-il ?

M E R I C O U R T.

Pourquoi en faire , monsieur ? Pourquoi vous dépouiller ? Jouissez de vos richesses , elles vous ont coûté tant de périls et de travaux !

D O R I M O N D.

J'en jouirai , je vous rendrai tous heureux.

M E R I C O U R T.

Eh ! monsieur , que n'avez-vous

Tom. III.

E

pas fait pour nous ? Vos neveux n'ont-ils pas trouvé dans votre maison des bontés paternelles, une éducation, une abondance....

D O R I M O N D.

Je compte cela pour rien, c'étoit un devoir.

M E R I C O U R T.

Un devoir !

D O R I M O N D.

Oui, un devoir. J'avois contribué au mariage de ma sœur, je croyois la rendre heureuse, il en est arrivé tout autrement. Elle n'a pu survivre au désastre de ses affaires, à la perte de son mari, n'étoit-il pas juste que je me chargeasse de ses enfans ?

C O M É D I E. 99

M E R I C O U R T.

Eh bien, monsieur, vos prétendus devoirs sont remplis par tout ce que vous avez fait. C'est à nous à présent à travailler à notre fortune.

D O R I M O N D.

Pourquoi vous en laisser la peine, si je puis vous l'épargner? Le mariage que je te propose est-il de ton goût?

M E R I C O U R T.

Monsieur.... mon obéissance....

D O R I M O N D.

Ne parlons point d'obéissance; c'est une gêne, je n'en veux imposer à personne.

M E R I C O U R T .

On peut obéir sans contrainte.

D O R I M O N D .

Oui , mais quand on accepte mes offres , je veux remarquer sur le visage une certaine joie , qui m'assure que l'on a autant de satisfaction , que je prétends en donner.

M E R I C O U R T .

Vous devez voir , Monsieur...

D O R I M O N D .

Je ne vois rien qui me plaise.
Tu sais que je chéris la franchise
autant que je hais les détours.

M E R I C O U R T .

Ah ! sur la franchise , je crois
avoir fait mes preuves.

D O R I M O N D.

Pas toujours. Je te soupçonnois autrefois d'avoir un peu trop de cette dissimulation , que des gens , plus défiants que moi , auroient prise pour de la fausseté ; mais depuis long-tems , Melisse m'en avoit fait revenir.

M E R I C O U R T.

Ah ! Monsieur , si je ne dois votre retour qu'à Melisse , elle n'est plus. Qui me répondra qu'à l'avenir

D O R I M O N D.

Mon cœur. Outre qu'il m'est doux d'aimer mon neveu , c'est que les soupçons m'importunent ; et de tous les maux nécessaires à

la société, la défiance est à mon gré le plus insupportable.

M E R I C O U R T.

Vos bontés me rassurent à peine contre le malheur de perdre votre estime, moi qui fais mon unique étude de mériter celle de tout le monde.

D O R I M O N D.

Et tu as grande raison : retiens ceci de moi. Avec l'estime générale on ne sauroit être tout-à-fait malheureux. C'est elle qui m'a soutenu dans mes traverses, je lui dois mes richesses, et la satisfaction de n'avoir rien perdu des droits de ma naissance dans un commerce que ma probité a rendu

mon
peine
votre
ique
ut le

honorable. Au reste , je ne te fais pas une peine du passé. Si je ne t'estimois pas , je pourrois te faire du bien , mais je ne vivrois pas avec toi. Revenons à notre affaire , et parle sincèrement.

M E R I C O U R T.

Vous le voulez , monsieur : eh bien , je comptois assez sur vos bontés pour me flatter de devenir votre gendre.

D O R I M O N D.

Tu aimes Cénie ?

M E R I C O U R T.

Oui , monsieur , mon goût pour elle , le desir de vous être plus étroitement attaché , tout se rassembloit pour faire de cette union l'objet de tous mes vœux.

DORIMOND.

Je t'en sais gré. Quoique Céline soit bien jeune pour toi, je serois ravi T'aime-t-elle ?

MERICOURT.

Je l'ignore , monsieur ; il ne me convenoit pas de faire aucune démarche là-dessus sans votre aveu.

DORIMOND.

On ne peut se conduire avec plus de sagesse et de décence. Tu ne sais pas la satisfaction que tu me donnes, mon cher neveu. Il y a long-tems que je t'aurois proposé ma fille, si je n'avois craint de gêner ton goût pour Clarice.

C O M É D I E. 105

M E R I C O U R T.

Pouviez - vous douter de mes
sentimens ?

D O R I M O N D.

Allons , je vais de ce pas te
proposer à Cénie.

M E R I C O U R T.

Je crois , monsieur , qu'il n'est
pas à propos de lui parler devant
sa gouvernante.

D O R I M O N D.

Pourquoi ?

M E R I C O U R T.

Il est toujours prudent de ne
point confier ses desseins à un
domestique.

D O R I M O N D.

Tu ne connois pas Orphise.

E s

C'est une femme d'un mérite supérieur , et qui n'a rien de la bassesse de son état.

M E R I C O U R T.

Il est vrai ; mais comme cette confiance n'est pas nécessaire , on peut s'en dispenser comme d'une chose inutile.

D O R I M O N D.

Soit , je vais savoir si ma fille est éveillée , et lui communiquer notre projet.

S C E N E I V.

M E R I C O U R T, *seul.*

V O I L A , dieu merci , mes affaires en bon train. Mais Dorimond est

si facile.... les refus de sa fille
peuvent en un moment le faire
changer de résolution.... ah, Cé-
nie ! tremblez pour votre sort,
si vous aimez assez Clerval pour
braver mon ambition. Je ne per-
drai pas impunément quinze ans
de contrainte. J'ai de quoi me
venger de vos mépris.

S C E N E V.

MERICOURT, LISETTE.

L I S E T T E.

E H bien , monsieur , j'ai vu sor-
tir Dorimond : comment vont
vos affaires ?

M E R I C O U R T .

Fort bien. Mon oncle va me proposer à Cénie.

L I S E T T E .

Cela est bon : mais si elle vous refuse ?

M E R I C O U R T .

Elle n'oseroit. A son âge on ne sait qu'obéir.

L I S E T T E .

Elle est jeune, monsieur ; mais son esprit....

M E R I C O U R T .

Je ne suis pas un sot , Lisette.

L I S E T T E .

D'accord , mais elle aime Cler-val.

M E R I C O U R T.

Et Dorimond m'aime.

L I S E T T E.

Ne nous flattons pas : vous n'avez du bon homme qu'une amitié acquise à force d'art. Il aime Clerval tout naturellement ; la différence est grande.

M E R I C O U R T.

Je m'attends à tout , je saurai tout parer.

L I S E T T E.

En ce cas mes petits avis vous sont inutiles ; prenez que je n'aie rien dit.

M E R I C O U R T.

Tu te fâches , Lisette.

Oui, je me fâche. C'est avoir une grande habitude d'être faux que de l'être avec moi.

M E R I C O U R T.

Moi, faux ?

L I S E T T E.

Oui, quelque mine que vous fassiez, vous n'êtes point à votre aise. J'avois imaginé un secours à vous donner, mais....

M E R I C O U R T.

Dites toujours.

L I S E T T E.

Je m'intéresse à vous, je ne saurois m'en défendre ; et je hais complètement madame Orphise. Si l'on pouvoit faire connoître à

C O M É D I E. I I I

Dorimond certaines intrigues de
votre frere, il en rabattrait sur
son compte. Je m'imagine qu'elle
s'intéresse pour Clerval : quel
plaisir de la contrarier ! ce seroit
un grand point.

M E R I C O U R T.

Quoi, Lisette, il y auroit du
dérangement dans la conduite de
Clerval ? Ah ! parlez vite.

L I S E T T E.

Je ne sais pas bien de quoi il
est question. Je vois seulement
roder ici une espece de soldat,
avec lequel votre frere a des con-
férences très-mystérieuses.

M E R I C O U R T.

Eh bien ! ce soldat ?

L I S E T T E.

Patience, c'est un homme qu'il
a ramené des Indes.

M E R I C O U R T.

Après ?

L I S E T T E.

Je n'en sais gueres plus. Jus-
qu'ici ils ont pris tant de pré-
cautions pour se parler, que je
n'ai pu attraper que quelques mots
de grace.... de ministre....

M E R I C O U R T.

Il faut approfondir ce mystere.
Clerval est un jeune homme im-
prudent, il pourroit s'être em-
barqué dans une affaire fâcheuse....

L I S E T T E.

Dont vous voudriez le tirer,
sans doute ? la belle ame !

COMÉDIE. 113

MERICOURT.

Lisette !

L I S E T T E.

Que diantre aussi, pourquoi voulez-vous m'en imposer ? Tenez, voici notre homme qui se cache. Retirez-vous, je veux le questionner.

M E R I C O U R T.

Emploie toute ton adresse à démêler cette intrigue, ma chère Lisette, je t'en conjure.

L I S E T T E.

Vous êtes vrai dans de certains momens. Allez.

S C E N E V I.

L I S E T T E , D O R S A I N V I L L E .

L I S E T T E .

A V A N C E Z , je suis seule à présent.

D O R S A I N V I L L E .

Savez-vous , mademoiselle , si Clerval est ici ?

L I S E T T E .

Clerval ! vous êtes donc bien familiers ensemble ?

D O R S A I N V I L L E .

J'ai tort. Mais est-il seul ? puis-je monter chez lui ?

COMÉDIE. 115

L I S E T T E.

Vous êtes bien pressé. Causons un moment. Qu'est-ce ? je vous trouve l'air triste.

D O R S A I N V I L L E.

Rarement je suis gai.

L I S E T T E.

Vous êtes donc bien malheureux ? Ecoutez, j'ai le cœur bon, et je m'intéresse à vous. Vous vous mêlez d'intrigue, je m'en mêle aussi : confiez-vous à moi, je pourrai vous rendre service.

D O R S A I N V I L L E.

Je reviendrai dans un autre moment.

L I S E T T E.

Je ne tirerai rien de ce diable

d'homme. Attendez ! Clerval est en compagnie , je vais l'avertir , vous pouvez l'attendre ici.

SCENE VII.

DORSAINVILLE, *seul.*

QUE l'infortune a de détails , qui ne sont connus que des malheureux ! on soutient avec fermeté un revers éclatant ; le courage s'affaisse sous le mépris de ceux même que l'on méprise.



SCÈNE VIII.

DORSAINVILLE , CLERVAL.

CLERVAL.

JE vous ai fait chercher avec le plus grand empressement : je vis hier au soir le ministre , votre grace est assurée.

DORSAINVILLE.

Digne ami des malheureux ! je vous dois trop.

CLERVAL.

Vous ne me devez rien. La Cour a senti , comme moi , que quand une affaire d'honneur a ré-
quiert un homme de votre naissance

au métier de simple soldat , et qu'il a signalé sa valeur, le rendre à sa patrie , c'est une justice , et non pas une grâces qu'on lui accorde.

D O R S A I N V I L L E.

Hélas ! que me servira ce retour de fortune , si je ne puis la partager avec une épouse si digne d'être aimée ?

C L E R V A L.

Quelles nouvelles en avez-vous apprises ?

D O R S A I N V I L L E.

Toujours les mêmes. Elle a disparu presque en même tems que moi , après avoir donné le jour à une malheureuse qui le perdit en naissant. Et depuis quinze ans au

C O M É D I E. 119

cune de nos connoissances ne sait
ce qu'elle est devenue.

C L E R V A L.

Vous ne devez pas encore désespérer. Quand vous aurez repris votre nom, que vous pourrez agir ouvertement, vous trouverez plus de facilité dans vos recherches.

D O R S A I N V I L L E.

Il y a trop long-tems que j'en fais d'inutiles, je ne la verrai plus.

C L E R V A L.

Eh quoi ! le courage vous abandonne, quand vous touchez à la fin de vos peines ?

D O R S A I N V I L L E.

Pardon, cher ami, si je ne sens

point assez le prix de vos bontés.
Ma femme me tenoit lieu de tout.
Sans elle il n'est point de bonheur
pour moi.

CLERVAL.

Vous la retrouverez.

DORSAINVILLE.

Eh ! comment n'auroit-elle pas
succombé à l'horrible état où je
l'ai laissé ? Prête à donner le jour
au premier fruit de notre ten-
dresse, je m'arrache de ses bras,
je la laisse sans biens, sans se-
cours : dans cette extrémité que
pouvoit-elle devenir ?

CLERVAL.

Il y a des asyles pour les femmes
de son rang que le malheur pousse.

DORSAINVILLE

DORSAINVILLE.

Les couvens sont plus l'asyle
de la décence, que celui du mal-
heur. L'extrême indigence n'y est
point accueillie, et c'est l'état où
j'ai laissé ma femme. Cependant
je n'ai rien négligé; je les ai par-
cours inutilement.

CLERVAL.

Peut-être, ainsi que vous, a-t-
elle changé de nom ?

DORSAINVILLE.

Mais, quand cela seroit, pour-
quoi ne m'avoir pas écrit ?

CLERVAL.

La guerre, vous le savez, avoit
interrompu le commerce. Vos
lettres et les siennes peuvent avoir

Tom. III.

F

été perdues. Moi - même je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille pendant tout le tems de mon séjour aux Indes.

D O R S A I N V I L L E.

Que les soins d'un ami ont de pouvoir sur une ame désespérée? vos raisons me flattent, vous ranimez mon espérance.

C L E R V A L.

Je la seconderai. Laissez-moi terminer votre affaire, ensuite nous agirons de concert pour l'intérêt de votre cœur. Vos lettres de grace seront expédiées ce soir. Il reste quelques formalités à remplir, le ministre exige encore de vous de ne point paroître aujourd'hui.

d'hui. Pour plus de sûreté, passez ce jour dans mon appartement; ne nous quittons plus, je jouirai du plaisir de vous y voir; souffrez cette contrainte pour ma propre tranquillité.

D O R S A I N V I L L E.

Qu'il est doux de vous devoir!
 Ah cher ami! la reconnoissance que vous inspirez n'est point à charge : elle n'accable point un cœur délicat sous le poids des bienfaits : elle écarte ce que la crainte d'être importun a de rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrat.

C L E R V A L.

Ami, je n'ai point vu Cénie d'aujourd'hui, il ne nous reste

rien à dire , souffrez que je vous quitte.

DORSAINVILLE.

Allez , si votre aimable maîtresse connoît comme moi le prix de votre cœur , vous êtes aussi heureux que vous méritez de l'être.

CLERVAL.

Ne montez-vous pas chez moi ?

DORSAINVILLE.

Trouvez bon qu'auparavant j'aie encore parler à une personne qui pourroit savoir des nouvelles plus positives de ma femme : après cette démarche je viens vous rejoindre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

QU'AVEZ-VOUS, Cénie ? vous quittez votre pere les yeux remplis de larmes. Auriez-vous eu le malheur de lui déplaire ?

CÉNIE.

Non, ma bonne ; jamais il ne m'a témoigné tant de bontés. C'est sa tendresse qui m'afflige.

ORPHISE.

Comment ?

Il vient de me déclarer qu'il veut m'unir à Méricourt, il croit me rendre heureuse.

O R P H I S E.

Pourquoi ne le seriez-vous pas ? Méricourt a de l'esprit, de la politesse ; c'est autant qu'il en faut pour le rendre aimable.

C E N I E.

Je suis cependant bien sûre de ne l'aimer jamais.

O R P H I S E.

Il y a peut-être un peu de prévention dans votre dégoût. C'est un défaut de l'esprit, que la raison corrigera.

C E N I E.

Non, madame ; au contraire,

il me semble que la raison a beaucoup de part à ma répugnance. Je suis sûre qu'à ma place vous penseriez comme moi.

O R P H I S E.

Il n'est pas question de mes sentimens.

C E N I E.

Pardonnez-moi, ma bonne, je me plais à faire cas des personnes que vous estimez. Et sûrement mon cousin n'est pas du nombre.

O R P H I S E.

Pourquoi ? si vous en jugiez sur ses manieres dédaigneuses avec moi, vous pourriez vous tromper : c'est un désagrément attaché à

mon état , et non pas à son caractère.

C E N I E.

Mais , madame , s'il est vrai que la fausseté soit un vice méprisable , comment estimez-vous Méricourt ?

O R P H I S E.

Je le connois peu. Renfermée dans les bornes de mon devoir, je ne me suis point mise à portée de le connoître. Mais quand il auroit la fausseté dont vous l'accusez , elle est souvent le vice du monde , plus que celui du cœur. Votre franchise lui donnera du goût pour la vérité , vous le corrigerez.

C É N I E.

Si le malheur que je crains arrivoit , je me garderois bien de le corriger. En lui ôtant la fausseté, il ne lui resteroit pas même l'apparence des vertus.

O R P H I S E.

On ne fait pas à votre âge de si profondes réflexions.

C É N I E.

Pardonnez-moi , madame , lorsqu'un vif intérêt nous y porte. Depuis long-tems je prévois les intentions de mon pere. J'ai cru ne pouvoir trop pénétrer le caractère de Méricourt ; hélas ! je n'y ai rien trouvé qui ne s'oppose à mon bonheur.

O R P H I S E.

Le bonheur n'est pas toujours où l'on croit le voir : et la vertu a son point de vue assuré. Suivez-la , obéissez à votre pere , vous trouverez en vous-même la récompense du sacrifice.

C É N I E.

Quelle récompense ! Madame, en me donnant ce conseil, pensez-vous à l'horreur de s'unir à un mari que l'on ne peut aimer ?

O R P H I S E.

Hélas ! c'est quelquefois un bonheur de n'avoir pour son époux qu'une tendresse mesurée.

C É N I E.

Je me suis fait une idée différente du mariage. Un mari qui

n'est point aimé ne me paroît qu'un maître redoutable. Les vertus, les devoirs, la complaisance, rien n'est de notre choix ; tout devient tyrannique, on fléchit sous le joug, on n'a que le mérite d'un esclave obéissant. Mais si l'on trouve dans un époux l'objet de tous ses vœux, je crois que le desir de lui plaire rend les vertus faciles, on les pratique par sentiment : l'estime générale en est le fruit, on acquiert sans violence la seule gloire qu'il nous soit permis d'ambitionner.

O R P H I S E.

Hélas ! votre erreur est bien naturelle. L'expérience peut seule nous découvrir les peines insé-

parables d'un attachement trop rendre. Mais cette félicité, dont l'image vous séduit, dépend trop de la vie, des sentimens, du bonheur même de l'objet aimé, pour qu'elle soit durable. La tendresse double notre sensibilité naturelle, elle multiplie des peines de détail, dont la répétition nous accable. Les véritables malheurs sont ceux du cœur.

C É N I E.

Vous vous attendrissez : ah, ma bonne ! auriez-vous éprouvé des maux, dont vous semblez si pénétrée ?

O R P H I S E.

Pardon, ma chere Cénie, s'il m'échappe des sentimens que l'é-

rat où vous allez entrer me rap-
pelle. Je crains pour vous.

C E N I E.

Vous croyez que je ne mérite
pas encore votre confiance ? ce-
pendant mon cœur en seroit digne.

O R P H I S E.

Aimable enfant , partagez plu-
tôt la douceur que vous me faites
éprouver. Il est des momens....
Changeons de discours , votre
âge n'est point celui de la tris-
tesse.

C E N I E.

Je suis si malheureuse , que je
trouve de la douceur à plaindre
les infortunés.

O R P H I S E.

Vous m'affligez. Je voudrois que

la raison vous fît envisager d'un
autre œil le sort qui vous attend.

C E N I E.

Je ne le puis.

O R P H I S E.

Avec la fortune brillante dans
laquelle vous êtes née, avez-vous
pu penser que vous seriez maî-
tresse de votre choix ?

C E N I E.

Je m'en étois flattée.

O R P H I S E.

En auriez-vous fait un ?

C E N I E.

Oui, ma bonne.

O R P H I S E.

Quoi Cénie ! vous avez disposé
de votre cœur ?

C O M É D I E. 135

C E N I E.

Epargnez-moi les reproches,
je n'ai besoin que de conseils.

O R P H I S E.

Mes conseils vous déplairont ;
je vous plains.

C E N I E.

Quoi , madame , vous refuse-
riez de me conduire dans un
tems....

O R P H I S E.

Je n'ai garde de vous abandon-
ner. Votre heureux naturel a pré-
venu jusqu'ici ce que mes avis
auroient pu vous inspirer : c'est
de ce moment que vous avez be-
soin de moi , pour vous aider à
soutenir avec courage le sacrifice

que vous allez faire de votre goût à la vertu.

C É N I E.

N'est-il donc qu'une façon d'en avoir ?

O R P H I S E.

Il est des occasions malheureuses , où le choix ne nous est pas permis. Dans la situation où vous êtes , il ne vous reste que l'obéissance.

C É N I E.

Eh bien , madame , mon pere est bon ; peut-être , s'il étoit instruit de mes sentimens , il lui seroit égal de me donner pour époux l'un ou l'autre de ses neveux.

O R P H I S E.

C'est Clerval que vous aimez ?

C O M É D I E. 137

C E N I E.

Oui , madame ; condamnez -
vous mon choix ? Vous estimez
Clerval , vous savez s'il mérite
d'être aimé. Quelle comparaison !

O R P H I S E.

Est-il instruit de vos sentimens ?

C E N I E.

Non , madame , au moins je
ne lui en ai pas fait l'aveu.

O R P H I S E.

Et qu'avez-vous répondu à votre
pere ?

C E N I E.

Hélas ! rien du tout. La surprise
et la douleur m'ont fermé la
bouche. On est entré , je me suis
retirée pour cacher mes larmes :

je crois cependant que mon pere
s'en est apperçu.

O R P H I S E.

Je n'en suis pas fâchée.

C É N I E.

Vous ne condamnez donc pas
le dessein que j'ai de lui déclarer
mes sentimens?

O R P H I S E.

Je le condamne très-fort. Il
est permis tout au plus à une
fille bien née d'avouer sa répu-
gnance , et jamais son penchant.

C É N I E.

Ah , Clerval , qu'allez-vous de-
venir ?

O R P H I S E.

C'est lui que vous plaînez ?

C E N I E.

Oui , madame , je puis avec courage envisager mon malheur , et je ne puis soutenir l'idée de celui où je vais le plonger.

O R P H I S E.

Voilà bien la confiance de votre âge. L'expérience vous apprendra que dans le cœur d'un homme , l'amour même console des malheurs qu'il cause.

C E N I E.

Eh bien , madame ! parlez-lui vous-même. Si vous lui trouvez la légèreté dont vous le croyez capable , quelque aversion que je sente pour le parti qu'on me propose , j'obéirai aveuglément. Le voici , je vous laisse avec lui.

SCENE II.

ORPHISE, CLERVAL.

ORPHISE.

D E M E U R E Z un moment, monsieur ; j'ai à vous parler de la part de Cénie.

CLERVAL.

Elle me fait , la douleur est peinte sur son visage , le vôtre semble m'annoncer un malheur : parlez, madame : ô ciel ! qu'allez-vous m'apprendre ?

ORPHISE.

Que Cénie m'a confié vos sentimens pour elle ; qu'il faut les étouffer.

C O M É D I E. 141

C L E R V A L.

Et c'est elle qui vous a chargée de me le dire?

O R P H I S E.

Oui, monsieur.

C L E R V A L.

Cénie me méprise assez pour ne pas daigner me parler elle-même ! Madame, pardonnez ma défiance : je ne puis me croire aussi malheureux que vous le dites.

O R P H I S E.

Cénie épouse votre frere : voilà la vérité.

C L E R V A L.

Mon frere ! ah Madame ! plus vous ajoutez à mon malheur , moins je le trouve vraisemblable,

Vous vous flattiez d'être aimé
apparemment ?

CLERVAL.

Non , madame , mais je ne me
croyois point de rival.

ORPHISE.

Si vous en avez un , il peut
n'être pas aimé. Il me paroît que
Cénie obéit à son pere , qu'elle
suit son devoir.

CLERVAL.

Ah ! je respire. Mon oncle ne
sera pas inflexible.

ORPHISE.

Quoi , monsieur , vous prétendez
faire des démarches ?

C L E R V A L.

Qui m'en empêcheroit ? je ne
dois rien à mon frere.

O R P H I S E.

Non ; mais vous vous devez à
vous-même de ne point porter le
désordre dans votre famille , pour
satisfaire un goût que la première
occasion fera changer d'objet.

C L E R V A L.

Je me mépriserois moi-même ,
si j'avois les sentimens dont vous
m'accusez. Non , madame , j'eus
toujours en horreur la lâcheté qui
nous autorise à manquer de bonne
foi avec les femmes. Si l'on ne
croit pas aux amours éternels , on
doit sentir ce que peut une tendre
estime sur un cœur vertueux. Les

charmes naissans de Cénie me firent connoître l'amour ; le développement de son caractere me fixa pour jamais : c'est son cœur, c'est son ame que j'adore ; ce n'est qu'à la beauté que l'on devient infidele.

O R P H I S E.

Il faut cependant renoncer à Cénie. Plus vous l'aimez , plus vous devez ménager sa gloire. Qui nous détourne de nos devoirs , nous manque plus essentiellement que qui nous est infidele.

C L E R V A L.

Manquerois-je à Cénie en me jetant aux pieds de Dorimond ,

en

C O M É D I E , 145

en lui déclarant mon amour pour
sa fille , en implorant sa bonté.

O R P H I S E .

Ce seroit du moins affliger le
meilleur des hommes et le plus
tendre bienfaiteur. Prenez-y garde,
monsieur ; la reconnoissance et
l'ingratitude ne sont point incom-
patibles : on n'a que trop sou-
vent les procédés de l'une avec
les sentimens de l'autre. Qu'im-
porte à Dorimond que vous sen-
tiez au fond de votre cœur le
prix de ses bontés , si vous pa-
roissez ingrat en traversant ses
besoins en affligeant son ame ,
en le privant de la seule satis-
faction qui reste à la vieillesse ,

Tom. III.

G

celle de disposer à son gré de son bien et de ses volontés ?

C L E R V A L.

Ah madame ! de quelles armes vous servez-vous pour combattre mon amour ? ce sont les seules qui pouvoient m'imposer un silence dont ma mort sera le fruit.

O R P H I S E.

L'honnêteté de vos sentiments me touche, Monsieur ; j'ai quelque crédit sur l'esprit de votre oncle, je n'abuserai point de sa confiance, j'emploierai seulement...

C L E R V A L.

Vous me rendez la vie. Oui, madame, parlez à Dorimond, ménagez son cœur et ses bontés.

Je compte sur les vôtres ; ne m'abandonnez pas.

O R P H I S E.

Je ne m'engage à rien du côté de votre amour. Je vous promets seulement de sonder les véritables sentimens de votre oncle , de pénétrer s'il est bien affermi dans sa résolution : alors vous verrez comment vous devez vous conduire.



SCENE III.

DORIMOND, ORPHISE,
LISETTE, CLERVAL.

LISETTE, à *Dorimond*.

LE voilà , monsieur , je savois
bien qu'il devoit être ici.

DORIMOND.

Je vous cherche, Clerval , pour
vous dire que je suis très-mécon-
tent de vous.

CLERVAL.

Enquoi , monsieur , aurois-je eu
le malheur de vous mécontenter?

DORIMOND.

En ce que ma maison n'est

C O M É D I E. 149

point faite pour y retirer des intrigans dont je ne t'aurois jamais soupçonné d'être le protecteur.

C L E R V A L.

J'entends, monsieur, de qui vous voulez parler; une telle calomnie me fait frémir.

D O R I M O N D.

Diras-tu qu'il ne vient point chez moi un inconnu, avec qui tu as encore eu ce matin une conversation mystérieuse?

C L E R V A L.

Non, monsieur; mais dans peu je vous ferai connoître le plus honnête homme et le plus infortuné des amis.

G 3

350 C É N I E ;

L I S E T T E , *à part.*

Tout est perdu ; des amis , des malheurs : nous ne tenons pas contre tout cela.

D O R I M O N D , *à Clerval.*

Un ami qu'on n'ose avouer est toujours fort suspect. Je sais des choses là-dessus.

C L E R V A L .

On vous abuse , monsieur ; s'il m'étoit permis de parler , je détruirois facilement ces odieux soupçons.

D O R I M O N D .

Je ne saurois te croire ; on n'emploie pas tant de mysteres pour des choses honnêtes.

CLERVAL.

Eh bien , mon oncle , le secret de cet infortuné doit éclater demain ; en attendant , si vous voulez m'accorder un moment d'entretien , je vous ferai connoître l'erreur où l'on vous a jeté , en vous rappelant le nom et la funeste aventure d'un homme , dont plus d'une fois vous avez plaint le malheur.

DORIMOND.

Je t'en serai obligé. C'est gagner beaucoup que de détruire un soupçon. Dans un moment nous passerons dans mon cabinet. J'ai aussi à te parler d'un mariage très-convenable pour toi.

CLERVAL.

Pour moi , monsieur ?

DORIMOND.

Oui , pour toi. C'est Clarice
que je te destine : elle a du mé-
rite, tu la connois ?

CLERVAL.

Je vous supplie , monsieur

DORIMOND.

De quoi ? est-ce encore un re-
fus ? je commence à être las d'en
essuyer. Je ne m'étonne pas que
le monde soit rempli de méchans :
le penchant au mal est toujours
sûr de réussir ; on peut faire des
malheureux , même sans les con-
noître : mais quelque envie qu'on
en ait, il n'est pas si aisé qu'on

C O M É D I E. 153

le pense de faire des heureux.
Cela rebute, et l'on devient dur,
faute de succès.

L I S É T T E.

Eh monsieur ! ne vous mettez
point en colere ; monsieur votre
neveu n'est pas capable de vous
désobéir ; et pour peu que vous
lui fassiez connoître que vous
avez pris votre résolution , il
prendra la sienne.

D O R I M O N D.

Il n'est pas jusqu'à ma fille....
(à *Orphise*) Madame , je suis
fâché d'être obligé de m'en prendre
à vous. Je vous estime , et je vous
croyois fort au-dessus de ces pe-
tites intrigues de femmes , qui

troublent sans cesse le repos des familles.

O R P H I S E.

Est-ce bien à moi, monsieur, que ce discours s'adresse ?

D O R I M O N D.

A vous-même, je vous le répète. Je suis fâché de perdre la haute opinion que j'avois de vous ; mais je n'ignore pas les conseils que vous donnez à Cénie.

O R P H I S E.

Si vous les savez, monsieur, ils font ma justification, je n'ai rien à répondre.

D O R I M O N D.

Ne le prenez point sur ce ton-là : j'ai vu moi-même sur son

C O M É D I E. 155

visage l'impression du dégoût que vous lui inspirez pour les gens que j'aime. Je n'ai pas eu le tems de m'expliquer avec elle , mais.... Enfin , madame , pour le peu de tems qu'elle aura besoin de vous , je vous prie de ne vous plus mêler de nos affaires.

C L E R V A L.

Quel contre-tems ! ô ciel !

O R P H I S E.

Je dois vous obéir , monsieur , vous serez satisfait.

D O R I M O N D.

Allons , Clerval , je suis prêt à t'entendre , viens me donner le plaisir de te justifier.

S C E N E I V.

ORPHISE; LISETTE.

L I S E T T E.

JE ne reviens point de la surprise que me cause la mauvaise humeur de Dorimond ! Au moins, madame, je n'y ai point de part.

O R P H I S E.

Vous êtes entrée avec lui, vous pourriez en savoir la cause.

L I S E T T E.

Moi ! point du tout. Monsieur cherchoit Clerval ; je le savois ici, je l'y ai conduit sans dire mot. Vous me soupconnez , je le vois :

cela est pardonnable après la petite mortification qu'on vient de vous donner.

O R P H I S E.

Si j'aimois moins Cénie, je serois moins touchée....

L I S E T T E.

Oui, madame, vous l'aimez, et beaucoup, on le sait. Mais permettez-moi de vous dire que vous l'aimez mal. Pourquoi l'empêcher d'obéir à son pere ?

O R P H I S E.

Si je l'en empêchois, c'est que j'aurois des raisons pour cela, et je ne les cacherois pas. Je l'exhorte à l'obéissance, mais ce n'est pas

sans désapprouver au fond de
mon cœur le choix de Dorimond

L I S E T T E.

Peut-on savoir ce qui vous dé-
plaît en Méricourt ?

O R P H I S E.

Son âge : quoiqu'il soit peu
avancé, il est si disproportionné
à celui de Cénie , qu'il devrait
être un obstacle invincible.

L I S E T T E.

Si vous entendiez les intérêts
de votre pupille , c'est justement
ce qui vous le feroit desirer , et
Méricourt vous paroîtroit encore
trop jeune. Je connois un peu le
monde. Une jeune personne, en
épousant un homme âgé , devient

une femme intéressante. Pour peu que sa conduite soit régulière, on la plaint, on l'admire, elle acquiert du mérite, ses charmes s'embellissent de la décrépitude de son mari. Il meurt : eût-elle quarante ans, c'est une jeune veuve. La caducité d'un vieillard éternise notre jeunesse. Mais vous ne m'écoutez point ? je suis votre servante.

S C E N E V.

ORPHISE, *seule.*

C'EST donc pour mettre le comble à mon abaissement, que Dorimond devient injuste ? Hélas

j'étois réservée à des traitemens injurieux ! Digne fruit de l'état où le malheur m'a réduite....

Pardonne , Dorsainville : pour conserver la vie d'une épouse qui t'est chere , il ne me restoit que le choix des plus viles conditions.

Tu n'en rougiras pas , j'ai sauvé de l'opprobre ton nom et le mien Epoux infortuné , devois-tu m'abandonner ? Quel que soit le désert qui te sert d'asyle , c'est celui de l'honneur. La honte , ce tyran des ames nobles , n'habite qu'avec les hommes : fuyons-les Mais plus on m'éloigne de Cénie , plus mes conseils lui sont nécessaires. Sans offenser Dorimond , rendons à sa

C O M É D I E. 161

filie ce qu'exigent de moi sa confiance et mon amitié. On n'est pas tout à fait malheureux, quand il reste du bien à faire.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

DORIMOND , MÉRICOURT.

DORIMOND.

J'EN suis pour le moins aussi
fâché que toi ; mais il n'y faut
plus penser.

MÉRICOURT.

Je me soumets sans murmurer,
monsieur. M'est-il seulement per-
mis de vous demander sur quoi
Cénie fonde ses refus ? Est-ce
haine ? est-ce mépris pour moi ?

C O M É D I E. 163

D O R I M O N D.

Ce n'est ni l'un, ni l'autre : elle
ne m'a pas dit un mot à ton dé-
savantage.

M E R I C O U R T.

Vous voulez ménager ma dis-
grace , monsieur , vos bontés se
montrent par-tout.

D O R I M O N D.

Il n'y a point de bonté en cela ,
c'est la vérité pure. Cénie ne m'a
témoigné qu'une répugnance gé-
nérale pour un engagement qui
l'effraie.

M E R I C O U R T.

Et cette répugnance est sans
doute bien naturelle.

164 C É N I E,

D O R I M O N D.

Ah ! n'en doute pas.

M E R I C O U R T.

Cénie ne peut avoir une inclination secrète ?

D O R I M O N D.

Je voudrois qu'elle aimât ; elle n'auroit fait qu'un bon choix , et bientôt Saurois - tu quelque chose là-dessus ?

M E R I C O U R T.

Gardez-vous bien , de le penser , monsieur. Cénie est trop sage pour avoir fait un choix sans votre aveu , et trop ingénue pour avoir eu l'adresse de cacher une passion ; vous vous en seriez apperçu.

COMÉDIE. 165

DORIMOND.

Moi ! point du tout : je serois aussi aisé à tromper sur cette matière , que sur bien d'autres. Je ne saurois me résoudre à être fin ; la finesse ne va gueres sans la méchanceté. Quoi qu'il en soit , j'ai donné ma parole , et je la tiendrai. On ne sauroit pousser l'indulgence trop loin , quand il s'agit d'un engagement éternel. Peut-être dans quelque tems Cénie prendra d'autres idées ; alors je lui proposerai ton frere.

MERICOURT.

Mon frere !....

DORIMOND.

Il est jeune , il peut attendre.

M E R I C O U R T .

Mon frere ! je n'en reviens point.

D O R I M O N D .

Tu m'étonnes. Ne pouvant être mon gendre , tu devrois être ravi de me voir jeter les yeux sur Clerval.

M E R I C O U R T .

Je le serois , si l'intérêt avoit quelque pouvoir sur moi ; mais je ne connois que le vôtre , et assurément Clerval....

D O R I M O N D .

Ecoute : tu dois savoir qu'il me déplaît très-fort d'entendre mal parler de lui. Tu m'avois

C O M É D I E. 167

déjà donné ce matin des avis,
dont il s'est pleinement justifié.

M E R I C O U R T.

J'ai pu me tromper , monsieur :
c'est l'effet d'un zele trop ardent.
J'apprends avec joie que Clerval
n'a laissé aucune obscurité sur sa
conduite.

D O R I M O N D.

Cela étant , tu dois voir du
même œil la fortune que je lui
prépare.

M E R I C O U R T.

La tendre Mélisse l'a prévu ; les
regrets qu'elle emporte au tombeau
n'étoient que trop fondés.

D O R I M O N D.

Comment ! Si elle s'est expli-

quée sur l'établissement de sa fille , pourquoi m'en faire un mystere ?

M E R I C O U R T.

Dois-je croire , monsieur , que vous ignoriez ses intentions ; et que si elle avoit choisi un époux à sa fille , ce n'eût pas été de concert avec vous ?

D O R M O N D.

Il est vrai que l'établissement de Cénie faisoit souvent le sujet de nos entretiens. Cette vertueuse femme , par délicatesse de sentimens , avoit résolu de ne la donner qu'à l'un de vous deux ; mais je l'ai toujours vue incertaine sur le choix de l'un ou de l'autre. Si

C O M É D I E. 169

tu en sais davantage, tu as tort
de me le cacher.

M E R I C O U R T.

Il est rare qu'un mourant ne
s'explique pas sur les dispositions
de sa famille.

D O R I M O N D.

Eh bien ! parle donc.

M E R I C O U R T.

Non, monsieur, dans l'état où
sont les choses, vous pourriez
soupçonner....

D O R I M O N D.

Je le vois, c'est en ta faveur
qu'elle s'est déclarée ?

M E R I C O U R T.

Oui, monsieur. Melisse tou-
Tom. III. H

chant au terme de sa vie , me fit approcher de son lit : Méricourt , me dit - elle d'une voix presque éteinte , dans un moment je ne serai plus , écoutez mes derniers sentimens. J'adorai mon époux , je lui dois mon bonheur ; vous l'aimez , héritez encore de ma tendresse pour lui , devenez l'époux de ma fille , soyez le fils de Dorimond ; répondez-moi du repos de ses jours ; prolongez-en la durée , et je perds les miens sans regret.

D O R I M O N D.

Arrêtez, mon cher neveu, je ne puis soutenir.... hélas! que donnerois-je pas pour que Cénie....

MERICOURT.

Elle ignore les dernières volontés de sa mère. Si vous me permettiez, monsieur, d'avoir un entretien particulier avec elle ?

DORIMOND.

Volontiers : demeure, je vais te l'envoyer. Songe que tu me rendras le plus grand service, si tu peux obtenir son aveu.

MERICOURT.

Je n'y épargnerai rien.

DORIMOND.

Je te défends cependant de l'intimider par la crainte de me déplaire. Obtenons tout par tendresse, et rien par autorité.

SCENE II.

MERICOURT, *seul.*

VOICI donc le moment décisif.
Je n'ai plus rien à ménager
je le prévois : l'obstination de
Cénie me forcera d'employer
contre elle les armes que Mélisse
m'a laissées ; elles peuvent devenir
cruelles contre-moi-même ; mais
une fortune immense peut-elle
s'acheter à trop haut prix ?



S C E N E I I I.

MERICOURT, CÉNIE.

E N I E.

ON m'avoit dit que mon pere
me demandoit ?

MERICOURT.

Arrêtez, Cénie : c'est par son
ordre que je vous attends ici.
Dorimond , sensible aux mépris
dont vous m'accablez , me permet
d'essayer encore une fois de les
vaincre.

C E N I E.

Est-ce vous mépriser , monsieur ,
que d'épargner à votre délicatesse

H 3

la douleur d'avoir rendu quelqu'un malheureux ?

M E R I C O U R T.

Vous me bravez , ingrater , vous triomphez : vous croyez que l'excèsive complaisance de Dorimond ne vous laisse plus rien à redouter. Si vous saviez à quel excès je pousse la générosité à votre égard , cette orgueilleuse ironie changeroit bientôt de ton.

C É N I E.

J'ignore , monsieur , les obligations que je vous ai ; si vous vouliez m'en instruire....

M E R I C O U R T.

Vous ne les saurez que trop tôt. Vous vous repentirez peut-

être dans un moment de m'avoir
forcé à vous les apprendre.

C É N I E.

Vous me feriez trembler , si
j'avois des reproches à me faire.

M E R I C O U R T.

Cénie , écoutez mes conseils :
consentez à me donner la main ,
votre propre intérêt me porte à
vous en conjurer à genoux ; le
tems presse , n'abusez pas de ma
foiblesse : parlez , il n'est plus
tems de balancer.

C É N I E.

Je ne balance point , monsieur.

M E R I C O U R T.

Quel parti prenez-vous ?

Celui de rompre un entretien aussi fâcheux pour l'un que pour l'autre.

M E R I C O U R T , *la retenant par le bras.*

Non, non : il faut que ce moment décide de votre sort.

C E N I E .

Comment vous êtes assez hardi.... Méricourt, comptez moins sur les bontés de mon pere ; il daignera m'entendre.

M E R I C O U R T .

Non, vous ne sortirez point ; il me faut un mot décisif.

C E N I E .

Vous le voulez ? le voici : mon

pere m'a donné sa parole de ne point me contraindre ; rien ne peut me faire changer de résolution.

M E R I C O U R T.

Ah ! c'en est trop ; il est tems de confondre tant de mépris. Connoissez-vous cette écriture ?

C E N I E.

Oui , c'est celle de ma mere.

M E R I C O U R T.

Elle est pour Dorimond , mais qu'importe : écoutez (*il lit*) : Je vous ai trompé , monsieur , et mes remords ne peuvent s'ensévelir avec moi. La disproportion de nos âges m'a fait craindre de retomber dans l'indigence , dont

H 5

vous m'aviez tirée. Pour assurer ma fortune , j'ai supposé un enfant. Votre dernier voyage me facilita les moyens de faire passer Cénie pour ma fille. La mort me force à révéler mon secret. Pardonnez....

C É N I E tombe évanouie.

Je me meurs.

M E R I C O U R T .

Cénie , écoutez-moi : connoissez du moins en ce moment l'excès de mon amour ; il en est rems encore. Je vous offre ma main , je répare la honte de votre naissance , je renferme à jamais votre secret dans les nœuds de notre mariage. Est-ce là vous aimer ?

C É N I E.

Que gagnerois - je à tromper tout le monde ? pourrois-je me tromper moi-même ? Montrez-moi cette lettre. (*Après avoir lû*). Mon malheur n'est que trop certain.

M E R I C O U R T *reprend la lettre.*

Eh bien ! quels sont à présent vos sentimens ?

C É N I E.

Les mêmes.

M E R I C O U R T.

Quel orgueil ! est-ce à vous à résister , quand mon amour surmonte les obstacles , quand je devrois rougir ?.....

C E N I E.

Rougissez donc , mais de la fourberie dans laquelle vous n'auriez pas honte de m'associer. Moi, tromper le meilleur des humains ! moi , usurper les biens d'une maison ! vous me faites horreur.

M E R I C O U R T.

C'est aimer Dorimond que de lui conserver son erreur. Melisse en me confiant votre secret , vouloit vous rendre heureuse et remettre les biens de mon oncle à leur légitime possesseur.

C E N I E.

Répare-t-on un crime par un autre ? chaque moment me rend

complice de tant de forfaits. Je ne saurois trop-tôt....

M E R I C O U R T.

Arrêtez : je pénètre vos des-
seins , vous voulez me perdre.
Gardez - vous de suivre les mou-
vemens de votre haine.

C E N I E.

Je ne suivrai que mon devoir.

M E R I C O U R T.

Non , non , je sais mieux que
vous ne pensez la cause de vos
dédains. C'est moins l'honneur
que l'amour qui vous guide. Vous
croyez que Clerval... Il faut y
renoncer. Quand il seroit assez
lâche... Il me reste des armes...
Gardez votre secret, c'est le der-

nier conseil que je vous donne :
je vous laisse y rêver. Ne poussez
pas plus loin ma vengeance , ou
tremblez d'en apprendre davan-
tage.

C É N I E .

Que peut-il m'arriver ? O
ciel ! que vois-je !

S C E N E I V .

C É N I E , C L E R V A L .

C L E R V A L .

C É N I E , vous pleurez ! ma chere
Cénie , qu'avez-vous ?

C É N I E .

Clerval , je suis perdue.

COMÉDIE. 183

CLERVAL.

Mon frere vient de vous quitter,
a-t-il obtenu de Dorimond ?

CÉNIE.

Oubliez-moi. Il n'est plus pour
vous d'autre bonheur.

CLERVAL.

Quoi , mon frere ! je cours me
jeter aux pieds de Dorimond ; il
verra mon désespoir , et il en sera
touché.

CÉNIE.

Ah ! gardez-vous de lui parler.

CLERVAL.

C'est vous , Cénie , qui me re-
tenez ! je m'étois flatté au moins
de n'être pas haï. Vous m'auriez

vu sans répugnance devenir votre
époux , vous me l'avez dit !

C É N I E.

J'en étois digne alors Je ne
le suis plus.

C L E R V A L.

Vous ne l'êtes plus ! vous ai-
mez donc mon frere !

C É N I E.

Moi , j'aimerois Méricourt !
vous me faites frémir.

C L E R V A L.

Eh bien ! si vous ne l'aimez pas,
dites-moi que vous m'aimez , ras-
surez mon cœur éperdu , laissez-
moi disputer à Méricourt les
bontés de mon oncle.

C O M É D I E. 185

C E N I E.

Mon sort ne dépend plus de
Dorimond.

C L E R V A L.

Vous me désespérez. Quel est
ce langage obscur ? que je sache
du moins la cause de mon mal-
heur ?

C E N I E.

Elle est en moi seule, elle est
dans mon horrible destinée. Ne
me forcez pas à rougir à vos
yeux.

C L E R V A L.

Vous craignez de rougir ? ah !
vous me trahissez.

C E N I E.

Si vous saviez.... Clerval,

croyez-moi , je ne suis point coupable Adieu.

C L E R V A L.

Cénie , qu'allez-vous faire ? Si la pitié peut encore quelque chose sur votre cœur , éclaircissez mon sort , que je l'apprenne de votre bouche.

C E N I E.

Vous-même , prenez pitié de moi ; voyez ma douleur , ma confusion. Hélas ! je n'ose lever les yeux sur vous.

C L E R V A L.

Au nom de l'amour le plus tendre , délivrez-moi du tourment que j'endure : parlez.

C O M É D I E. 187

C É N I E.

Non , je ne prononcerai pas
l'arrêt cruel qui nous sépare.

C L E R V A L.

Vous prononcez celui de ma
mort. Craignez de m'abandonner
à mon désespoir. Je ne vous ré-
ponds pas de ma vie.

C É N I E.

Quelle horrible menace , pour
un cœur qui ne voudroit vivre
que pour vous !

C L E R V A L.

Vous m'aimez , Cénie , je n'ai
plus rien à craindre , cet aveu me
suffit. Cruelle ! pourquoi tant dif-
férenter mon bonheur ? doutez-vous

de mon amour ! ah ! jugez-en par
l'excès de ma joie.

C É N I E.

Voilà ce que je redoutois le
plus. Ce funeste aveu met le
comble à vos maux. Clerval, sou-
venez-vous que vous me l'avez
arraché.

S C E N E V.

C É N I E, D O R S A I N V I L L E,
C L E R V A L.

D O R S A I N V I L L E.

A M I, partagez mon transport :
ma femme n'est point morte , et

Je puis espérer.... Que vois-je !....
Je fais une imprudence.

CENIE, à *Dorsainville*.

Monsieur , vous ne pouviez
venir plus à propos. Je crois re-
connoître en vous cet ami de
Clerval , dont il m'a conté les
malheurs ; ils m'ont touchée , ils
doivent vous rendre sensible à
ceux des autres. Ne quittez point
votre ami. Dans un moment....
Je vous laisse. Adieu , mon cher
Clerval , ne me suivez pas.



SCENE VII.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

CHER ami, pardonnez mon indiscretion ; je ne sens plus que votre peine. Quel est le malheur dont Cénie vous menace ?

CLERVAL.

Je l'ignore. Elle veut s'épargner la douleur de me l'annoncer. Hélas ! il me seroit bien moins cruel de l'apprendre de sa bouche. S'il falloit la perdre !... Non, je ne puis rester dans la cruelle incertitude où je suis.

DORSAINVILLE.

Je ne vous quitte pas.

CLERVAL.

Laissez-moi , cher ami ; il faut que j'éclaircisse cet horrible mystere. Cénie m'a défendu de la suivre , j'éviterai sa rencontre ; mais quelqu'autre pourra m'instruire. Ami , ne me retenez plus : allez m'attendre , je vous en conjure : peut-être aurai-je besoin de vous.

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

C É N I E , O R P H I S E .

O R P H I S E .

O u i , je v o u s attendois. Venez ,
courageuse Cénie , venez jouir
dans mes bras de la victoire que
vous remportez sur vous-même.

C É N I E .

J'ai frappé Dorimond du coup
de la mort. Ce vieillard généreux
n'y survivra pas.

O R P H I S E

COMÉDIE. 193

ORPHISE.

En rendant témoignage à la vérité , vous illustrez à jamais votre innocence. La gloire est la récompense de la vertu.

CENIE.

Quelle gloire ! qu'elle est humiliante ! ah ! madame , que je suis malheureuse !

ORPHISE.

C'est dans l'excès du malheur qu'il faut ranimer son courage : souvent les plaintes l'amolissent.

CENIE.

Eh quoi ! me seroient-elles interdites , quand le ciel me ravit ce qu'il accorde aux plus vils mortels ? Je ne prononcerai plus les

Tom. III.

I

tendres noms de pere et de mere.
Je sens anéantir dans mon cœur
la confiance qu'ils inspirent. Plus
de soutien , plus de défenseur ,
plus de guide à mes volontés !
mon indépendance m'épouvante ;
je ne tiens plus à rien , et rien
ne tient à moi. Madame , m'abandonnerez-vous ?

ORPHISE.

Non , ma chere Cénie : vous
perdez beaucoup , mais il vous
reste un cœur. Si ma vie vous est
nécessaire , elle me deviendra in
téressante.

CÉNIE.

Que ne vous dois-je pas ? quelle
générosité !

COMÉDIE. 195

ORPHISE.

Ah ! dites plutôt , quel bonheur
pour Orphise.

CÉNIE.

Madame , vous aurez donc pitié
de moi ?

ORPHISE.

Ma chere Cénie , ma tendre
compassion ne peut plus s'expri-
mer que par mes larmes.

CÉNIE.

Elles me sont bien cheres , elles
bannissent de mon cœur la crainte
qui l'avoit saisi. Daignez me pro-
téger , me conduire , me tenir
lieu de mere , et que mes services
effacent la honte de ceux que
vous m'avez rendus.

Vous ! me servir Cénie ! Gardez-vous bien de perdre l'estime de vous-même ; le découragement est le poison de la vertu. Qui sait à qui vous devez la naissance ?

C É N I E.

Eh , madame ! de quels parens peut être née une malheureuse que l'on n'a pas daigné avouer , à laquelle on a renoncé pour un vil intérêt ? quelle preuve plus convaincante de mon néant ? sur quel fondement pourrois-je me flatter ?....

O R P H I S E.

Sur l'élévation de votre ame sur la noblesse de votre cœur sur vos sentimens....

Ils sont tels que vous les avez fait naître : je ne suis que votre ouvrage. Quelle ame, quel cœur vos soins et vos conseils n'auroient-ils pas élevés ? Je vous dois tout, et je ne suis plus rien.

O R P H I S E.

J'ai tout perdu, ma chere Cénie, vous serez tout pour moi. Mais Dorimond pourra-t-il se résoudre à vous abandonner ?

C É N I E.

Quoi, madame ! si ses bontés s'étendoient jusqu'à vouloir me garder chez lui, pensez-vous que j'y restasse ? pourrois-je envisager Méricourt sans horreur ? est-il un

courage à l'épreuve des regards humilians des domestiques, de la pitié insultante des gens du monde? Ma funeste aventure deviendrait la nouvelle du jour, et je serois l'objet de la curiosité du public. J'ose à peine lever les yeux sur moi. Ce faste qui ne me convient plus me fait horreur. Fuyons, madame : que la plus obscure retraite ensevelisse à jamais le souvenir de ce que je crus être.



SCENE II.

CÉNIE, ORPHISE,
DORIMOND.

DORIMOND.

TU m'abandonnes à ma douleur,
ma chere Cénie : viens donc me
rassurer contre l'imposture. Tu
es ma fille, je le sens à ma ten-
dresse.

CÉNIE.

Hélas, monsieur! il n'est que
trop vrai que j'ai perdu le meil-
leur des peres!

DORIMOND.

Tes pleurs m'ont saisi, ta dou-

leur a troublé mon jugement : la réflexion m'éclaire ; un tel crime n'est pas seulement vraisemblable. On te trompe , ma chere enfant, ou toi même abusée....

C É N I E.

J'ai vu , monsieur , j'ai lu la fatale vérité écrite de la main de Mélisse.

D O R I M O N D.

La perfide ! me trahir aussi cruellement , moi qui l'adorois ! non ! non , je ne puis le croire. Qui seroient les complices de cette horrible fourberie ?

C É N I E.

Méricourt pourra vous en ins-

truire ; je vous ai déjà dit qu'il en étoit le dépositaire.

D O R I M O N D.

Méricourt ! se peut-il !.... je le fais chercher ; il ne paroît point ! il craint sans doute ma présence. Ah , Cénie ! devois-tu me révéler ce funeste secret ?

C É N I E.

Pouvois-je le garder ? pouvois-je vous tromper ?

D O R I M O N D.

Mais tu m'ôtes la vie : si je te perds , tout est perdu pour moi.

C É N I E.

Ah , monsieur ! vos bontés mettent le comble à mes maux. Ne voyez plus en moi qu'une

malheureuse victime de l'ambition. Je ne suis plus digne de votre tendresse ; ne m'accordez que de la pitié : ne me rendez point odieuse à moi-même , en me chargeant du malheur affreux de votre perte.

D O R I M O N D.

Est-ce donc de toi que je me plains , ma chere enfant ? Sois toujours ma fille , et mes jours sont en sûreté. Méricourt ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience ! O ciel ! le voici : mes sens se troublent à sa vue. (à Cénie) Ne sortez point. (à Orphise) Madame , demeurez. Ciel ! que va-t-il dire ?

S C E N E I I I.

DORIMOND , MÉRICOURT ,
CÉNIE , ORPHISE.

D O R I M O N D.

A P P R O C H E Z : venez, s'il se peut,
détruire le soupçon d'un forfait
dont je ne saurois vous croire le
complice.

M É R I C O U R T.

Moi , monsieur !

D O R I M O N D.

Qu'est-ce qu'une prétendue lettre
de Mélisse qui vous rendroit aussi
coupable qu'elle ? Si vous pouvez
vous justifier , ne tardez pas.

Pour me justifier , il faudroit
savoir de quoi l'on m'accuse.

D O R I M O N D.

Je vous l'ai dit , on parle d'une
lettre de Mélisse , qui renferme
un mystere odieux. Si vous avez
des preuves du contraire , ne ba-
lancez pas à les mettre au jour.

M E R I C O U R T.

Qui peut être assez hardi pour
porter jusqu'à vous ?

C É N I E.

Moi , monsieur : la vérité sera
toujours ma loi.

D O R I M O N D.

Voyez donc ce que vous pou-

vez opposer à cette accusation :
parlez.

M E R I C O U R T.

Oui , je parlerai : je ne saurois trop-tôt punir l'ingrate qui veut vous donner la mort. Apprenez donc qu'elle n'est point votre fille ; Mélisse , pressée de ses remords , rend dans cette lettre un témoignage authentique à la vérité.

D O R I M O N D , *après avoir lu bas.*

Qu'ai-je lu ? Se peut-il que tant d'horreurs ! Cruelle Mélisse ! que vous avois-je fait pour me jeter dans l'erreur , ou pour m'en tirer ? Ma mort sera le prix de vos forfaits !

Elle a craint de perdre votre tendresse.

D O R I M O N D.

Avec quelle perfidie , en m'acablant de caresses , elle excitoit en moi un amour paternel , hélas ! trop bien fondé !.... Mon cœur se déchire à ce cruel souvenir.

C É N I E.

Monsieur , calmez votre douleur.

D O R I M O N D.

Et vous , malheureux , qui me gardez depuis six mois ce funeste dépôt , quelles raisons vous y engageoient ?

M É R I C O U R T.

En vous découvrant cette triste vérité, c'étoit, je l'ai prévu, vous porter le coup mortel. Plutôt que de m'y résoudre, vous savez à quoi je m'étois réduit. J'épousois une inconnue sans aveu, sans parens. Que n'aurois-je pas sacrifié, pour vous conserver une erreur qui vous étoit chère?

D O R I M O N D.

Eh ! pourquoi donc m'en tirer ? pourquoi se servir de ces cruelles armes pour perdre Cénie ou pour l'engager dans un hymen qu'elle abhorre ? Méricourt, ton cœur se dévoile.... Brisons là-dessus. Tu ne goûteras pas le fruit de ta trahison. Cénie, je vous adopte.

Qu'entends-je ?

C E N I E.

Moi ! je serois toujours votre fille !.... Monsieur.... Ah ! modérez vos bontés ; je ne suis pas digne de cet honneur.

D O R I M O N D.

Tu es digne de mon cœur , tu es digne de ma tendresse ! ma chere enfant , rentre dans tous tes droits.

C E N I E.

Non , monsieur , votre gloire m'est plus chere que mon bonheur. Souffrez qu'une retraite en-sévelisse avec moi l'ignorance où

C O M É D I E. 209

je suis des malheureux à qui je
dois la vie.

D O R I M O N D.

Tes parens sont des infortunés :
eh bien ! ils n'en sont que plus
respectables. Que nos chagrins
disparoissent. (*A Orphise.*) Ma-
dame, tout ceci m'ouvre les yeux
sur les mauvais procédés dont on
vous accusoit : demeurez avec
nous, reprenez vos fonctions au-
près de ma fille.

C E N I E.

Monsieur

D O R I M O N D.

Je ne t'écoute plus : je te donne
mon nom, mon bien ; et plus que
tout cela, l'amour d'un pere tendre.

Je me jette à vos pieds.

M E R I C O U R T.

Attendez un moment pour exprimer votre reconnoissance. Vous auriez, monsieur, de justes reproches à me faire, si je tardois plus long-tems à vous faire connoître le digne objet de votre adoption. Cette lettre est pour mademoiselle : mais vous pouvez la lire.

D O R I M O N D , *lisant.*

“ Ce n'est pas sans pitié que je vous révèle votre naissance : mais je touche au moment de la vérité. Votre mere vous croit morte, et son erreur assuroit encore mon

C O M É D I E. 211

secret : vous pouvez l'en instruire.
Informée de l'extrême misere où
elle étoit réduite , je l'en tirai
pour vous servir de gouvernante.
C'est dans ses mains que je vous
remets „.

CENIE , *dans les bras de sa mere.*

Vous êtes ma mere ! mes mal-
heurs sont finis.

O R P H I S E.

Ma chere fille ! Quoi , c'est vous
que j'embrasse !

C E N I E.

Ma mere ! que ce nom m'est
doux !

O R P H I S E.

Trop malheureux enfant ! hélas :
que vous êtes à plaindre !

Je dois le jour à la vertu même ;
mon sort est assez beau.

DORIMOND.

Voilà le dernier coup que le
perfide me réservait. Un mortel
saisissement. (à Cénie). Trop ai-
mable enfant.... je ne saurois
parler.... je me meurs....

C É N I E, *courant à Dorimond.*

Ah ! monsieur....

M E R I C O U R T.

Laissez : on se passera de vos
soins ; vous n'êtes plus rien ici.



SCÈNE IV.

CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

MA mere, ayez pitié de moi,
le courage m'abandonne, je ne
saurois supporter le mépris.

ORPHISE.

Rappelez votre courage, ma
chère fille.

CÉNIE.

Que je vous aime ! Je ne de-
vrois sentir que ma tendresse.
Ah ! ne jugez pas de mon cœur
dans cet affreux moment : la joie,

la douleur, l'indignation l'agitent
avec tant de violence....

O R P H I S E.

Ces mouvemens sont naturels,
ma chere enfant. Vous avez vu le
bonheur : il a disparu. Cependant
ne désespérez pas ; peut-être un
jour le ciel moins rigoureux....

C É N I E.

Ah ! je ne regrette rien , vos
bontés me tiendront lieu de tout.
Mais sortons de cette maison ,
où je ne respire plus que la honte
et le mépris.

O R P H I S E.

Allons , allons chercher un asyle
où nous puissions être malheu-
reuses sans rougir.

COMÉDIE. 213

CÉNIE.

Ma mere , puissent mon respect , ma tendresse , ma soumission vous tenir lieu de ce que vous avez perdu ! Je n'ose vous rappeler le souvenir de mon pere.

ORPHISE.

Il n'est pas tems d'en parler , ma chere Cénie ; l'ame la plus ferme n'est quelquefois pas assez forte pour soutenir tant de disgraces à la fois. Vous apprendrez un jour avec quel courage votre pere a sacrifié la fortune à l'honneur. Quel pere ! Quel époux !

Que vois-je ? C'est Clerval ! Ah
souffrez que je le fuie.

SCENE V.

ORPHISE, CLerval.

CLerval.

AH, madame ! que je vous rencontre à propos ! Mon oncle m'a ordonné de chercher Méricourt : en vain j'ai parcouru toutes les maisons où il a coutume d'aller, je ne l'ai point trouvé. J'ignore ce qui s'est passé. A-t-il éclairci le sort de Cénie ? Parlez.

ORPHISE.

ORPHISE.

Oui, monsieur, son malheur est confirmé.

CLERVAL.

Ah, dieux ! Madame, ne me cachez rien : quel parti va-t-elle prendre ?

ORPHISE.

Celui de la retraite : il n'en est point d'autre pour elle.

CLERVAL.

Eh bien ! oui, madame, un couvent est un asyle respectable pour elle. Mais n'aurez-vous pas la bonté de l'y accompagner ?

ORPHISE.

En pouvez-vous douter ?

Tom. III.

K

Je connois la bonté de votre cœur. Eh bien ! vous la suivrez donc. Mais dans ce moment de trouble, vous ne pouvez prendre les soins nécessaires à ce nouvel établissement : souffrez que mes services.... je me charge de tout, je vais tout préparer.

O R P H I S E.

Arrêtez, monsieur : tant d'empressement à servir les malheureux honorerait l'humanité, s'il étoit dépouillé de tout intérêt. Mais vous aimez Cénie. Dans la situation où elle se trouve, vos soins ne peuvent plus être qu'injurieux pour elle.

C L E R V A L.

Ah, madame ! qu'osez-vous dire ? Oui, je l'adore : et le couvent où je vous conjure de l'accompagner, vous doit être un sûr garant de mes intentions. Vous lui tiendrez lieu de mere. Soumis l'un et l'autre à vos volontés, je ne la verrai qu'autant que vous l'approuverez. Et si ce n'est assez, je m'engage à ne la voir qu'en lui offrant ma main.

O R P H I S E.

Vous ! épouser Cénie ! Y pensez-vous, monsieur ?

C L E R V A L.

Oui, madame. Je sais ce que vous pouvez m'opposer ; mais

toutes les chimères adoptées par les hommes disparaissent à mes yeux, dès qu'elles entrent en comparaison avec la vertu.

O R P H I S E .

Cette générosité ne suffit pas à un homme comme vous : il doit se respecter dans le choix de son cœur. Si la naissance de Cénie se trouvoit d'une telle obscurité , qu'elle vous fît rougir ?

C L E R V A L .

Non , madame , les hommes ne s'avilissent que par leur propre bassesse. Le tems vous apprendra

O R P H I S E .

J'admire avec quelle adresse les

passions transforment leurs desirs en vertu ! Un zèle trop ardent est souvent le plus prompt à se démentir ; un malheur récent échauffe l'imagination : l'héroïsme s'empare de l'esprit ; on veut tout entreprendre pour les malheureux : insensiblement on s'accoutume à les voir ; on se refroidit , et l'on devient comme les autres hommes.

C L E R V A L.

Ah , madame , en m'accablant de douleur , ne m'accablez pas de mépris. Je n'aurai pas d'autre épouse que Cénie , recevez en ma parole d'honneur.

K 3

Je l'accepte , monsieur.....
Cénie est ma fille.

Vous êtes sa mere ? tous mes
vœux sont remplis.

Non , monsieur. Reconnoissez
l'effet de votre aveugle transport :
que ceci vous serve de leçon. Je
vous rends votre parole.

Et moi , je la confirme par tout
ce que l'honneur a de plus sacré.
Madame , accordez - moi votre
confiance sur les foibles services

que je puis vous rendre, et donnez-moi le tems de mériter votre estime.

O R P H I S E.

Je vous honore , monsieur ; et je vais vous en donner une preuve. L'affreuse circonstance où je me trouve m'engage à me confier à vos soins ; j'accepte pour ces premiers momens les services que vous m'offrez. Cherchez - nous une retraite ; donnez-moi un guide pour nous y conduire ; la décence ne vous permet pas de nous y accompagner. Allez : je vais tout préparer pour mon départ , et prendre congé de Dorimond.

Et moi, je cours exécuter vos ordres, et je reviens vous avertir.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.

REPOSEZ-VOUS sur moi , j'aurai
soin de tout.

CLERVAL.

Ne les présentez point comme
des infortunées. Les malheurs ne
sont pas toujours une bonne re-
commandation.

DORSAINVILLE.

Je sais ce qu'il faut dire.

K 5

Qu'elles soient bien traitées :
si la pension ne suffit pas , on la
doublera.

DORSAINVILLE.

Vous m'avez dit tout cela.

CLERVAL.

Recommandez sur-tout qu'on
vous avertisse , s'il arrivoit la
moindre incommodité à Cénie.

DORSAINVILLE.

Je n'y manquerai pas.

CLERVAL.

Faites bien sentir que ce sont
des femmes de mérite. Ce n'est
qu'en montrant pour elles une
grande considération , que vous
pourrez leur en attirer.

DORSAINVILLE.

Je n'oublierai rien.

CLERVAL.

Qu'il est fâcheux, dans de certaines circonstances de ne pouvoir agir soi-même !

DORSAINVILLE.

Quoi ! doutez-vous de mon zèle ?

CLERVAL.

Non, cher ami. Mais vous ne connoissez point les deux personnes qui méritent le plus qu'on s'intéresse vivement à elles.

DORSAINVILLE.

Vous les aimez, cela me suffit.

CLERVAL.

Il faut servir les malheureux

avec tant de circonspection, d'égards et de respect !

DORSAINVILLE.

Qui doit mieux que moi savoir les ménager ?

CLERVAL.

Il est vrai : mais un homme de courage contracte une certaine dureté pour lui-même , qu'il peut étendre sur les autres , sans même qu'il s'en apperçoive. Il est mille petites attentions qu'on ne peut négliger , sans blesser ceux qui ont droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

Je ne manquerai à rien , je vous en donne ma parole.

CLERVAL.

Quel inconvénient y auroit-il que je vous accompagnasse à cette première entrevue ? Je parlerois vivement : c'est le premier moment qui décide : il est important....

DORSAINVILLE.

De n'en point trop dire. Loin de les servir, votre âge, votre ton pourroient faire un mauvais effet. Je crains déjà que vos arrangemens ne nuisent à leur réputation.

CLERVAL.

Comment ?

DORSAINVILLE.

Par un faste qui me paroît dé-

placé. Il est bien difficile que leur aventure ne transpire pas : que voulez-vous que l'on pense de ce que vous faites pour elles ?

C L E R V A L .

Cela ne me regarde plus ; je ne fais à présent qu'exécuter les ordres de mon oncle.

D O R S A I N V I L L E .

Qu'importe ? Il eût été plus prudent de les mettre d'abord sur un ton approchant de leur état.

C L E R V A L .

De leur état ! Ah ! gardez-vous de croire qu'il soit tel qu'il paroît !

D O R S A I N V I L L E .

Avez-vous des éclaircissemens là-dessus ?

CLERVAL.

Il n'en est pas besoin : tout parle en elles , tout annonce ce qu'elles sont.

DORSAINVILLE.

Je crois que la mere et la fille ont mille qualités ; mais enfin ce ne sont pas des preuves.

CLERVAL.

Depuis long-tems je soupçonne Orphise de cacher sa naissance. Tout ce que je vois me le confirme ; mon respect ne l'étonne point : il lui est naturel d'entendre le ton dont je lui parle ; elle devine sans doute ce que je pense d'elle , et cependant elle ne me dément point.

D O R S A I N V I L L E .

Elle vous a fait grace de l'affirmative. Il est peu de gens de cette espece qui n'aient une histoire toute arrangée du malheur qui les a réduits à servir.

C L E R V A L .

Ami , en cherchant à avilir ce que j'aime , pensez-vous ?

D O R S A I N V I L L E .

J'ai tort. Pardonnez à un zele peut-être trop prévoyant. Je crains qu'entraîné par votre passion

C L E R V A L .

Je vous entends : vous craignez que je n'épouse Cénie ? Eh , bien ! apprenez que mon parti est pris , que rien ne pourra m'y faire re-

noncer, qu'elle sera ma femme
dès que sa mere y consentira.

D O R S A I N V I L L E.

Quoique mes discours vous of-
fensent, me taire seroit vous
trahir.

C L E R V A L.

Voilà, voilà ce que je pré-
voyois ! N'ayant pas de la mere
et de la fille les mêmes idées que
moi, vos soins manqueront d'é-
gards, votre politesse sera humi-
liante. O ciel ! s'il vous échap-
poit....

D O R S A I N V I L L E.

Ah ! cessez de me faire injure !
Je ne suis point assez barbare pour
humilier les malheureux. Je res-

pecte ce que vous aimez : mais je ne suis point assez lâche pour n'oser combattre un penchant qui vous égare.

C L E R V A L .

Eh bien ! vous le combattrez. Mais pour ce moment n'abusez pas du besoin que j'ai de votre amitié ; et sur-tout que Cénie ne s'apperçoive pas de vos sentimens : renfermez votre zele. Dorimond vient ici : votre présence lui seroit importune ; ne vous écarterez pas , je vous en conjure.



SCENE II.

DORIMOND, CLerval.

DORIMOND.

CLerval, elle se prépare à partir ! Sauve-moi par pitié des adieux que je ne soutiendrois pas. Tu vois un vieillard malheureux réduit au désespoir !

CLerval.

Pourquoi vous abandonner à la douleur , monsieur ? n'êtes-vous pas le maître de garder Cénie ? qui vous en empêche ?

DORIMOND.

Ses refus, que je n'ai pu vaincre,

la bienséance, la compassion pour elle et pour moi-même.

C L E R V A L.

Si vous vouliez, monsieur ?...

D O R I M O N D.

Non, il y auroit de la barbarie à la retenir malgré elle, dans une maison où tout lui rappelleroit son infortune.

C L E R V A L.

Eh, monsieur ! n'est-il pas un moyen de vous l'attacher par des nœuds si sacrés, que jamais ?....

D O R I M O N D.

Je l'avois imaginé d'abord ; mais l'adoption de Cénie te priveroit de mon bien, ce seroit une injustice

dont jamais je ne me rendrai
coupable.

C L E R V A L.

Eh , monsieur , que m'importe
votre bien , disposez-en à votre
gré , j'y renonce ; je le signerai de
mon sang.

D O R I M O N D.

Ton désintéressement ne peut
être une excuse pour moi. Si je
cédois à tes desirs , ta générosité
dégénéreroit en extravagance , et
ma complaisance en foiblesse
Je mettrai Cénie et sa mere à l'abri
des coups de la fortune. Tu don-
neras ce porte-feuille à Orphise ;
ce n'est qu'en attendant que je
m'arrange pour le reste. Je prétends

aussi que Cénie trouve dans sa retraite non-seulement le nécessaire en abondance , mais les choses de pur agrément : il faut de toute maniere tâcher d'adoucir son infortune.

C L E R V A L.

Mon oncle , achevez votre ouvrage ; ne mettez point de bornes à vos bontés.

D O R I M O N D.

C'est sur toi , mon cher neveu , que je dois à présent les répandre. Je veux réparer mes torts , et te faire un bonheur durable.

C L E R V A L.

Oui , monsieur , il dépend de vous. D'un seul mot vous pouvez

combler tous les vœux de mon cœur.

DORIMOND.

Si tu m'aimes, que ne parles-tu ?

CLERVAL.

Monsieur.... (*à part*) que je suis interdit !.... (*haut*) je n'ose prononcer....

DORIMOND.

Ton embarras fait la moitié de la confidence : acheve, nomme-moi ma niece.

CLERVAL.

Cénie.

DORIMOND.

Cénie !

CLERVAL.

Oui, je ne puis vivre sans l'a-

dorer. Vous l'aimez , vous craignez de la perdre ; rendez-lui son état , illustrez sa vertu , et que notre félicité prolonge la durée de nos jours.

D O R I M O N D .

J'apprends ta passion avec douleur , sans pouvoir la condamner. Cénie n'est que trop digne d'être aimée ; mais elle ne peut être ta femme.

C L E R V A L .

Quel obstacle invincible ? ...

D O R I M O N D .

Sa naissance.

C L E R V A L .

Vous vouliez l'adopter ?

D O R I M O N D .

Je crois te l'avoir dit. Quand
j'eus

j'eus cette pensée, le funeste secret n'étoit découvert qu'à demi. Ses parens inconnus pouvoient ne pas porter la honte dans ma famille; mais sa mere

C L E R V A L.

Orphise n'est point née pour l'état où elle est, monsieur. Des disgraces l'ont sûrement réduite à l'abaissement que vous lui reprochez.

D O R I M O N D.

Va! mon cher neveu, tu t'abuses; si elle avoit quelque naissance, elle n'en feroit plus mystere. L'humiliation est la peine la plus sensible: on ne la souffre pas, quand on peut s'en garantir.

Tom. III.

L

CLERVAL.

Elle est peut-être d'un rang si élevé, que même la modestie l'oblige à le cacher.

DORIMOND.

Eh bien ! pour te prouver combien je desire ton bonheur : vois, cherche à donner quelque certitude à tes soupçons. Hélas ! je desire plus que toi ce que je ne puis espérer.

CLERVAL.

J'y cours : mais la voici.



SCENE III.

DORIMOND, CLERVAL,
CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

C'EST à vos genoux, monsieur,
que je viens vous rendre graces de
tant de bienfaits. Je n'oublierai
jamais que j'eus l'honneur d'être
votre fille : vous ne rougirez point
d'avoir été mon pere.

DORIMOND.

Je m'arrache à moi-même en
me séparant de toi, et je ne suis
pas moins à plaindre.

CLERVAL, *qui a parlé bas*
à Orphise.

Non, madame, vous n'êtes

point ce que vous voulez paroître ; dites un mot, vous assurez mon bonheur.

O R P H I S E.

S'il dépendoit de moi, monsieur....

C L E R V A L.

Il en dépend, confiez à mon oncle le secret de votre naissance. Doutez-vous de sa discrétion ? doutez-vous de sa prudence ? Ah, madame ! parlez.

O R P H I S E.

Le courage et le silence sont la noblesse des malheureux. Ne m'enviez pas la seule gloire qui me reste.

C L E R V A L.

Monsieur, est-ce ainsi que le

vulgaire s'exprime ? est-il des titres plus nobles que les sentimens ?

D O R I M O N D.

Madame , puisque vous le voulez , je ne ferai aucun effort pour arracher votre secret. Mais comment se peut-il que votre fille vous ait été ravie , sans qu'aucun soupçon vous ait engagée à faire des recherches , qui nous auroient à tous deux épargné bien des peines ?

O R P H I S E.

Les plus funestes circonstances présiderent à la naissance de cette infortunée. Dans cet affreux moment on l'ôta de mes yeux. La mort n'avoit qu'un pas à faire pour venir jusqu'à moi : le ciel en courroux me rendit à la vie , mais ne me

rendit point ma fille. On m'annonça sa mort. Quelles raisons m'auroient engagée à prendre des soupçons sur un accident si commun ? vous savez le reste.

D O R I M O N D.

Oui : j'en sais assez pour me déterminer. Madame , rendez-moi ma fille , et que l'hymen nous réunisse !

C L E R V A L.

Ah , mon oncle !

D O R I M O N D.

Madame , vous ne répondez point ?

O R P H I S E.

J'ose à peine , monsieur , prononcer une résolution que peut-être vous trouverez étrange. Dans

toutes autres circonstances vos bontés honoreroient Cénie : dans celles où nous sommes , la retraite est le seul parti qui nous reste.

D O R I M O N D.

Quoi , vous me refusez ?

O R P H I S E.

En admirant , en respectant vos vertus, en leur payant un tribut de mes larmes , je ne puis accepter des offres qui auroient fait l'objet de mes desirs dans un tems plus heureux. (*à Clerval*) Monsieur, vous m'avez promis un guide, un plus long retardement ne serviroit qu'à prolonger des regrets que nous devons nous épargner à tous. Daignez les abréger.

CLERVAL, *avec dépit.*

Oui, madame, oui, vous serez
obéie. *(Il sort.)*

S C E N E I V.

DORIMOND, ORPHISE,
CÉNIE.

O R P H I S E.

J E vois que mes refus vous of-
fensent, monsieur. En effet, que
pouvez-vous penser du parti que
je prends, quand vous ne devez
attendre que de la reconnoissance?
J'en suis pénétrée; et votre estime
m'est trop chere pour ne pas l'a-
cheter d'une partie de mon secret.
Jugez-moi, monsieur : puis-je ravir

au pere de Cénie le droit de disposer de sa fille.

C É N I E.

Quoi ! mon pere est vivant ?
Pourquoi n'est-il pas ici ? Cou-
rons le chercher.

O R P H I S E.

Malheureuse Cénie ! vous ap-
prendrez tous vos malheurs.

S C E N E V

ET DERNIERE.

ORPHISE, CÉNIE, CLERVAL,
DORIMOND, DORSAINVILLE.

D O R I M O N D.

C L E R V A L : te voilà déjà ? ma
tendresse redouble dans cet affreux

inoment. Madame , ne l'emmenez pas encore , je sens le prix de chaque instant. Monsieur , vous êtes sans doute cet ami de Clerval , qui veut bien se prêter à la douloureuse circonstance où nous nous trouvons ? Que ne puis - je payer ce service ? Si Clerval m'avoit confié plutôt

D O R S A I N V I L L E .

Monsieur

D O R I M O N D .

Madame , avant de nous quitter , expliquons-nous , je vous en conjure. Vous menacez Cénie de nouveaux malheurs ? Dois-je les ignorer ? ne pourrois-je les prévenir ?

C O M É D I E. 251

O R P H I S E.

Non, monsieur. Le sort qui les a rassemblés sur sa tête peut seul les faire cesser. Souffrez que je vous épargne des confidences qui ne doivent être faites qu'aux cœurs insensibles.

D O R S A I N V I L L E.

Quel son de voix!... il porte dans mes sens une émotion!...

D O R I M O N D.

Monsieur, je vous les recommande : devenez leur ami et le mien.

D O R S A I N V I L L E.

Monsieur, la reconnoissance et l'amitié m'attachent depuis long-tems à votre famille.

Qu'entends-je ? ... quel saisissement ? ...

D O R I M O N D.

Ma chere Cénie ! ...

C É N I E.

Que j'expire dans vos bras !

O R P H I S E.

Les malheurs l'ont changé. Mais cette voix si chere, est-ce une illusion ?

C É N I E.

Adieu , Clerval.

C L E R V A L , *prenant avec transport
la main de Cénie.*

Ami , donnez la main à madame.

D O R S A I N V I L L E.

Que vois-je ? ... je n'en saurois douter.

C O M É D I E. 253

O R P H I S E.

C'est lui!... je meurs!

D O R S A I N V I L L E.

Epouse infortunée ! ouvrez les yeux : reconnoissez le plus heureux des hommes et le mari le plus tendre.

O R P H I S E.

Dorsainville!... Cher époux!... par quel bonheur?... Cénie, embrassez votre pere.

D O R S A I N V I L L E.

Cénie, ma fille ! Ciel ! vous me comblez de biens !

D O R I M O N D.

Quoi ! Monsieur....

C L E R V A L.

Oui , mon oncle : c'est chez vous que le marquis Dorsainville

trouve la fin de ses peines , et son bonheur.

D O R I M O N D.

Je suis prêt à mourir de joie. Madame , quelles excuses n'ai-je pas à vous faire ? Monsieur , refuserez-vous Cénie aux vœux de Clerval ?

C É N I E.

Mon pere , vous avez lu dans mon cœur : suis-je digne de vos bontés ?

D O R S A I N V I L L E.

Pourrois-je condamner des sentimens si justes ? Vous devez à Clerval vos biens , votre rang , votre pere. (*A Dorimond.*) Monsieur , en lui donnant ma fille , je ne m'acquitte pas de tout ce que je lui dois.

C L E R V A L.

Cénie... Madame... Mon oncle,

en me rendant heureux, laisserez-vous à mon frere le malheur affreux de votre disgrâce ?

D O R I M O N D.

Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde, sa patrie : mais je ne le verrai pas. Allons, vivons tous ensemble, et que la mort seule nous sépare.

O R P H I S E.

Jouissez, monsieur, du bonheur que vous répandez sur tout ce qui vous environne. Si l'excessive bonté est quelquefois trompée, elle n'est pas moins la première des vertus.

*Fin du cinquieme et dernier Acte ;
et du troisieme Volume.*

T A B L E
D E S L E T T R E S
D' A Z A

Contenues dans ce troisieme Volume.

L E T T R E X V I I I .
A U M Ê M E .

P R O C É D É s des Espagnols à
l'égard de leurs femmes. Amours
de leurs Religieuses. Page 1

L E T T R E X I X .
A U M Ê M E .

*Réflexions d'Aza sur le vuide des
connoissances métaphysiques. 11*

L E T T R E X X .
A U M Ê M E .

*Désespoir d'Aza , qui croit Zilia
engloutie dans les eaux. 16*

L E T T R E

T A B L E. 257

L E T T R E X X I.

A U M Ê M E.

Aza rétabli d'une maladie dangereuse, par les soins d'Alonzo et de Zulmire. 20

L E T T R E X X I I.

A U M Ê M E.

Alonzo et Zulmire cherchent à dissiper la douleur d'Aza. 23

L E T T R E X X I I I.

A U M Ê M E.

Amour de Zulmire pour Aza, et ses suites. 26

L E T T R E X X I V.

A U M Ê M E.

Zulmire rendue à la santé. 31
Tom. III. M

LETTRE XXV.

AU MÊME.

*Aza conçoit le dessein d'épouser
Zulmire, et par quel motif.* 34

LETTRE XXVI.

AU MÊME.

*Aza dégagé des préjugés de religion dans lesquels il avoit été
élevé.* 37

LETTRE XXVII.

AU MÊME.

*Trouble d'Aza, prêt à épouser
Zulmire.* 41

LETTRE XXVIII.

AU MÊME.

*Aza, instruit de l'arrivée de Zilia
en France, quitte Alonzo et
Zulmire, pour se rendre auprès
d'elle.* 43

T A B L E. 259

L E T T R E X X I X.

A U M Ê M E.

*Aza jaloux de Dêterville, et par
quel motif.* 46

L E T T R E X X X.

A U M Ê M E.

*La jalousie d'Aza augmente ; il
croit Zilia infidelle.* 51

L E T T R E X X X I.

A U M Ê M E.

*Aza se reproche les effets de sa
jalousie.* 54

L E T T R E X X X I I.

A U M Ê M E.

*Aza retombe dans ses soupçons
contre Zilia. Zulmire projette
une vengeance éclatante.* 56

LETTRE XXXIII.

AU MEME.

*Innocence de Zilia. Générosité de
Zulmire. Désespoir d'Aza. 61*

LETTRE XXXIV.

A ZILIA.

*Aza fait à Zilia l'aveu de ses
injustices , et s'efforce de la
fléchir. 65*

LETTRE XXXV

ET DERNIERE.

A KANHUISCAP.

*Zilia rend son cœur à Aza. Leur
prochain retour dans leur patrie.*



73

CÉNIE, comédie en cinq actes.

77

Fin de la Table du troisieme Volume.